

# La revue catholique des idées et des faits

VI SINI UNUM!

vendredi 25 avril 1924

## Sommaire :

Monseigneur Mercier

et la renaissance thomiste

Propos d'un prêtre et d'un laïc

sur la Jeunesse catholique

" Le paradis à l'ombre des épées ,,

Souvenirs sensationnels

Le Triomphe de Saint Thomas

Les Partis Pris d'Henri Ghéon

Chanoine L. Noël

Abbé Jacques Leclercq

Omer Englebort

Comte Perovsky

Léopold Levaux

Marcel Paquet

Les idées et les faits : Chronique des idées : Musique religieuse, J. Schyrgens.  
— Italie. — Allemagne.

## La Semaine

3. Trente-cinquième Congrès National du Parti Ouvrier Belge. M. Vandervelde y plaida une bien mauvaise cause : l'utilité, la nécessité, pour les ouvriers chrétiens de s'allier aux socialistes à l'effet de faire triompher les intérêts de la classe ouvrière. Comme si la fraction démocratique du parti catholique pouvait oublier un seul instant que le socialisme est, chez nous, le grand ennemi du catholicisme ; que sa conception du monde est à l'antipode de la nôtre ; et qu'il est des intérêts généraux de l'Église et de la Patrie qu'une victoire socialiste compromettrait gravement.

Certes les intérêts particuliers des différents groupements qui composent le Parti catholique peuvent être divergents, et même s'opposer assez violemment. Mais il reste que sur l'essentiel, les catholiques seront

toujours d'accord et quelles que soient les revendications précises où socialistes et démocrates-chrétiens peuvent s'entendre, la poursuite de ces revendications restera toujours subordonnée, pour tout catholique, au bien supérieur de la Religion et de la Patrie.

4. Congrès du Boerenbond aussi. La puissance de l'agriculture belge est toujours en croissance. Tant mieux d'ailleurs. Plus il y aura de paysans, et plus ils posséderont, moins la révolution sociale — le bolchevisme sous toutes ses formes — aura de chances chez nous. On peut ne pas approuver toutes les attitudes politiques du Boerenbond Belge, mais on doit lui être reconnaissant d'avoir fait de l'armée des paysans une force religieuse et conservatrice de tout premier ordre.

Bruxelles : 81, rue de l'Abbaye.

(Tél. : 451,70 ; Compte chèque-postal : 48.916)

*Schyrgens*

CHOCOLAT

D  
U  
C

CHOCOLAT



DU C ANVERS

LA

GRANDE

MARQUE

BELGE

Application générale de l'électricité

A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRIERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines, BRUXELLES

PARQUETERIE

DE LUXE ET ORDINAIRE

SYSTÈMES HYDROFUGES

sur Carreaux spéciaux et sur Béton

PARQUETS MASSIFS sur Gitages

Téléph. : 32194

PARQUETS TAPIS

USINE A VAPEUR

BUREAUX et ATELIERS : 9, Rue Saint-Hubert, 9  
Rond Point de l'Avenue de Tervuren (Cinquanteaire)

DEPOSE  
POCKET  
radio  
BREVETE

Appareil à Galène  
de Poche

en vente dans les principaux magasins de la ville

GROS :

45, Rue des Riches Claires  
BRUXELLES

G. VERAART

DÉCORATION

PEINTURE DE BATIMENTS

25, PLACE VAN MEYEL ETTERBEEK  
BRUXELLES

ENTREPRISE GÉNÉRALE

DE DÉCORATION INTÉRIEURE

# Monseigneur Mercier et la renaissance thomiste<sup>(1)</sup>

Le rôle de saint Thomas est plus grand aujourd'hui dans l'Église qu'il ne le fut jamais ; il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un regard sur l'imposante série de solennités qui réunit, cette année même, le monde catholique tout entier dans la commémoration du Docteur Angélique. Hommages rituels, sans doute, et pompeux panégyriques où se traduit l'honneur extraordinaire en lequel nous tenons celui que Jean XXII canonisait à Avignon, le 18 juillet 1323. Mais il y a mieux : que l'on feuillette les volumes que divers centres d'études publient à l'occasion de ces cérémonies (2), on y verra se prononcer l'hommage plus sévère, plus laborieux, mais non moins grandiose, de la science ecclésiastique.

N'est-ce pas le tribut qu'il convenait surtout d'apporter à la gloire du Maître dont les derniers papes ont, avec instances, recommandé les enseignements à nos studieux efforts ? Or, en parcourant ces monumentales dissertations, on s'émerveille du luxe de détails minutieux qui nous permet aujourd'hui de situer saint Thomas dans le cadre historique de sa vie et de ses œuvres. Avec quelle richesse de fantaisies ne lisons-nous pas le texte authentique de ses écrits ? De quels commentaires érudits n'entourons-nous pas sa pensée, tandis que de profondes analyses en dissèquent les ressorts secrets ? Nous savons les méitations de son génie (3), nous suivons l'évolution de sa certitude et nous pouvons en mesurer les degrés. Dans sa complexité ou dans sa candeur, il devient pour nous une personnalité vivante. Au lieu de formules qui borbent l'intelligence, il offre à nos réflexions des thèmes de recherche et l'appui d'un guide aussi sincère que clairvoyant. Sur l'horizon de son siècle, il détache la silhouette d'un novateur plein de généreuse audace, compréhensif et tolérant, et toute notre pieuse affection peut s'attacher à ces souvenirs.

Est-ce tout ? Il se fait, par une coïncidence frappante, que dans les milieux laïques les plus étrangers à notre foi, un vif mouvement d'attention se porte, en ce moment, vers Thomas d'Aquin. En Sorbonne, à Oxford, à l'Université de Londres, à Harvard, aux Facultés d'événements françaises de Strasbourg, hier même à l'Université libre de Bruxelles, des cours approfondis et sympathiques scrutent sa doctrine. On y fait appel parfois au concours de savants catholiques, mais bien souvent maîtres et élèves sont loin de partager nos idées. C'est que l'on est arrivé, aujourd'hui, dans tous les milieux, à reconnaître saint Thomas pour l'un des premiers penseurs de l'humanité. Il n'est plus un étranger pour les esprits contemporains et n'est-ce pas une opinion qui se fait de plus en plus recevoir chez les historiens de la philosophie que la pensée moderne commence, non point à Descartes, mais à Thomas d'Aquin (4) ?

(1) Le numéro d'avril de « *La vie diocésaine* » est consacré tout entier au Jubilé de Son Éminence. Avec la bienveillante autorisation de S. G. Mgr Lagrange nous reproduisons la remarquable étude de M. le Chanoine Noël sur l'œuvre philosophique du Cardinal Mercier.

(2) *Xenia thomistica* publiés à Rome par le Collegio angelico. *Mélanges thomistes* publiés par le Collège dominicain du Saulchoir à Kain. *S. Tommaso d'Aquino* publié par l'Université du Sacré-Cœur à Milan, etc.

(3) Pour ne citer qu'un exemple, les derniers volumes parus de l'édition léonine nous donnent, pour la *Summa Contra Gentiles*, les brouillons mêmes de saint Thomas. D'ingénieux procédés et des soins admirables nous permettent de lire ses essais de rédaction, ses esquisses et jusqu'aux *Ave Maria* tracés, en marge, de sa main.

(4) Cfr. ÉTIENNE GILSON, *Études de Philosophie médiévale*. Strasbourg, 1921, p. v. — M. Gilson faisait, il y a quelques semaines, une série de conférences à l'Université libre de Bruxelles sur les rapports entre saint Thomas et Descartes.

Demain, à Naples, sous le patronage du gouvernement royal d'Italie, autour des Croce, des Gentile, des penseurs les plus émancipés, on verra se presser, respectueuse, dans le vieil auditoire où enseignait saint Thomas, la cohue bigarrée de ces représentants de toutes les opinions que rassemblent les congrès internationaux de philosophie. Devant cette assistance où, probablement, les catholiques et même les chrétiens ne seront qu'une majorité, un solennel hommage sera rendu au grand Docteur scolastique. Ce jour-là, on pourra mesurer l'étonnant succès d'une renaissance dont le Cardinal Mercier a été l'un des principaux artisans.

Il y aura bientôt un demi-siècle que Léon XIII, à peine assis sur le trône pontifical, engageait le monde catholique à revenir à la philosophie de saint Thomas. Grand événement dans l'histoire intellectuelle de l'Église. Depuis un siècle les catholiques essayaient de se faire une philosophie qui fût au goût du jour. Les uns, s'inspirant de Descartes, de Schelling ou de Hegel, s'étaient livrés à des constructions au bout desquelles le dogme chrétien apparaissait fort transformé. Les autres prétendaient n'utiliser de la philosophie que pour abattre la raison et la réduire au silence ; ils voulaient établir sur ses ruines le triomphe de la foi, se fondant elle-même et fondant du même coup toute certitude et toute pensée. Ni l'audace des premiers, ni le zèle excessif des seconds n'avait plu aux gardiens de la tradition. Mais le nouveau pape voulait qu'il en fût désormais fini de ces expériences. On possédait, dans le trésor des siècles passés, une doctrine qui, pour être solidement fondée en raison, n'en était pas moins d'accord avec le dogme, dans son sens normal et sans déformations. Il entendait la remettre en honneur.

A vrai dire, on ne la connaissait plus. Les écoles supérieures de philosophie l'ignoraient. Dans les séminaires on enseignait, en relations avec la théologie, des doctrines qui portaient le nom de saint Thomas. Elles sortaient de manuels où des formules sèches et simplistes condensaient beaucoup moins la pensée du maître que celle de ses disciples récents. Le pape entendait qu'on remontât plus haut et qu'on puisât directement aux sources authentiques. Mais il ne voulait pas une exhumation de la doctrine thomiste, qui la laisserait à l'état de curiosité archéologique, il voulait qu'on en fît la base d'une pensée actuelle et vivante. Il espérait qu'elle pourrait ramener à la foi les esprits modernes (1) et guérir l'anarchie sociale en remédiant à l'anarchie des idées.

Ramener la pensée du XIX<sup>e</sup> siècle à l'Église par la voie de la philosophie scolastique ! Pour croire à pareille entreprise, ne fallait-il pas ignorer le monde réel et vivre, en dehors du temps, dans un rêve obstiné ? Les romantiques avaient pu s'amuser aux souvenirs pittoresques du moyen âge ; ils y avaient trouvé matière à poésies mélancoliques ou tréculentes, à décors de théâtre ou à panoplies de salon ; mais de là à tirer des ténèbres du XIII<sup>e</sup> siècle des idées capables de mériter l'attention, non point des fantaisistes, mais des hommes sérieux, il y avait une longue distance. Pour les historiens de la philo-

(1) « Plurimi ex iis hominibus qui, abalienato a fide animo, instituta catholica oderunt, solam sibi esse magistram ac ducent rationem profiterunt. Ad hos autem sanandos, et in gratiam cum fide catholica restituendos, praeter supernaturale Dei auxilium, nihil esse opportunius arbitramur quam solidam Patrum et Scholasticorum doctrinam, quae firmissima fidei fundamenta, divinam illius originem, certam veritatem, argumenta quibus suadet, beneficia in humanum genus collata, perfectamque cum ratione concordiam tanta evidentia et vi commostrarunt, quanta flectendis mentibus vel maxime invitis et repugnantibus abunde sufficiat. »

sophie, entre le déclin de l'antiquité et l'aube de la Renaissance, la pensée humaine, plongée dans la barbarie et asservie au dogme, n'était point sortie d'un profond sommeil. Dix siècles d'efforts se résumaient en deux mots : mystique et charabia. Toute réflexion digne de ce nom commençait à Descartes.

D'ailleurs, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, toute philosophie semblait discréditée. Après les rêves théologiques de son enfance, après le verbiage métaphysique de sa jeunesse, l'esprit humain n'était-il pas arrivé à l'âge mûr où désormais ne compteraient pour lui que les rapports précis que la science positive découvre entre les faits réels ? Il est vrai, l'encyclique déclarait avec sérénité que la scolastique pouvait faire bon ménage avec les sciences de la nature ; elle voulait même qu'elle leur fournit des directions (1). On croyait pourtant savoir que, depuis Galilée, si la scolastique avait sombré dans le mépris, c'était bien précisément pour avoir opposé des formules abstraites au progrès des découvertes positives. N'était-ce pas une tâche doublement impossible que celle de ressusciter ces doctrines mortes, et de les remettre en rapport avec les derniers résultats de ce courant de pensée et d'expériences qui ne s'était mis en marche qu'en les refoulant dans l'ombre ?

L'encyclique date du 4 août 1879. Or, en 1877, après une brillante licence en théologie à l'Université de Louvain, l'abbé Mercier avait été nommé professeur de philosophie au Petit Séminaire de Malines. Il avait pu y méditer les directions pontificales, il avait pu tenter de les réaliser dans son enseignement. Il ne prévoyait pas encore le rôle prochain qui l'attendait.

Cependant, par un bref, adressé à S. É. le Cardinal Deschamps et daté du 25 décembre 1880, le Pape demandait aux évêques de Belgique de créer à l'Université de Louvain une chaire destinée à approfondir les doctrines de saint Thomas.

Ce projet se rattachait, chez Léon XIII, à des pensées dont il contaît plus tard, lui-même, l'origine bien ancienne. Nonce en Belgique, au début de sa carrière, il avait connu de près l'Université de Louvain, et son génie avait compris d'emblée l'immense intérêt de cette institution. Seule, dans le monde, elle unissait ces deux caractères d'être d'une part catholique et libre, et de former cependant une grande université complète, foyer séculaire d'éducation nationale, dotée de tous les droits des institutions d'État et donnant avec souveraineté tous les enseignements, littéraires, scientifiques, professionnels, à l'élite intellectuelle d'un pays placé au centre de la civilisation moderne. Quel avantage pour l'étude des problèmes religieux que l'on pouvait poursuivre à la lumière de recherches faites immédiatement, dans tous les domaines scientifiques, par des membres de la même institution ! Quel bienfait d'autre part, pour les recherches scientifiques elles-mêmes, que l'atmosphère de catholicisme large et élevé qui anime une institution de cette ampleur. Le nonce de Belgique avait vu dès lors tout ce que pouvait donner cette pénétration mutuelle de la vie scientifique et de la pensée chrétienne, et lorsqu'il s'agit de réaliser son rêve de restauration thomiste, il songea tout naturellement à Louvain.

Les évêques appréciaient la grandeur de l'idée pontificale. Ils n'étaient guère certains du succès. Ils savaient les préoccupations financières que leur donnait l'Université et redoutaient les fondations de luxe. La lutte scolaire, qui battait son plein, attirait une bonne part de leur attention. Mais Léon XIII insistait, on chercha un candidat qui pût le satisfaire. Le jeune professeur de philosophie du séminaire de Malines rencontrait dans son enseignement un succès croissant dont la renommée passait les portes de l'établissement. Il s'indiquait

(1) « Etiam physicae disciplinae quae nunc tantum sunt in pretio, et tot praeclara inventis singularum ubique cient admirationem sui, ex restituta veterum philosophia non modo nihil detrimenti, sed plurimum praesidium sunt habiturae... quibus investigationibus mirum quantum philosophia scholastica vim et lucem et open est allatura, si sapienti ratione tradatur. Quia in re et illud monere juvat, non nisi per summam injuriam eidem philosophiae vitio verti quod naturalium scientiarum profectui et incremento adversetur... Intellexerunt nihil esse philosopho utilius quam naturae arcanam diligenter investigare et in rerum physicarum studio diu multumque versari. Quod et facto suo confirmarunt... Hac ipsa aetate, plures iique insignes scientiarum physicarum doctores palam aperteque testantur inter certas ratasque recentioris Physicae conclusiones et philosophica Scholae principia nullam veri nominis pugnam existere. »

au choix des évêques. Le cardinal Deschamps, mettant avec abnégation le bien général de l'Église et les desirs du pape au-dessus de l'intérêt particulier de son séminaire, s'inclina devant l'avis de ses collègues. En juillet 1882 l'abbé Mercier était nommé professeur de « haute philosophie selon saint Thomas » à l'Université de Louvain.

La mission qu'on lui confiait était certes honorable, elle n'était pas sans péril et pouvait le conduire à un échec retentissant. A part les difficultés d'ordre scientifique que soulevait le projet du pape il y en avait d'autres, plus concrètes, et spéciales à la Belgique. C n'est pas qu'il régnât à Louvain une philosophie opposée à celle de saint Thomas. On y avait vu pendant quelque temps triompher une combinaison d'ontologisme et de traditionalisme (1) que les condamnations romaines avaient tuée en 1866. Depuis lors on y était, d'intentions, thomiste. Mais ces intentions n'avaient reçu aucune expression brillante et rien, certes, ne préparait les milieux de Louvain à prêter grand intérêt à un exposé de la philosophie scolastique. Au surplus, il y a peu de pays où la philosophie ait, dans les programmes d'enseignement, une place aussi maigre qu'en Belgique. Totalement absente de l'enseignement moyen, reléguée à l'Université dans les années de « candidature » où on la traverse rapidement sur l'oublier aussitôt, elle est bien plus ignorée du public cultivé qu'elle ne l'est dans les pays voisins où tout homme bien élevé termine ses humanités par une année de philosophie, et où les chaires de philosophie des lycées multiplient les centres d'intérêt pour les questions philosophiques.

Pour ajouter encore à la difficulté, le cours nouveau devait être purement facultatif. On ne sait que trop comment l'étudiant belge, astreint par la loi à un programme très déterminé, et n'ayant pas, dans le choix de ses cours, les libertés dont on jouit en Angleterre ou en Allemagne, a peu le loisir de poursuivre des études volontaires. On ne sait que trop l'esprit tristement utilitaire qui domine souvent les parents et leur fait considérer toute dépense de temps ou d'argent consacrée à une formation désintéressée comme un luxe surrogatoire. En 1880, cette regrettable mentalité était bien plus générale qu'elle ne l'est aujourd'hui. On sortait à peine du régime néfaste des jurys centraux qui subordonnait entièrement l'enseignement supérieur à la préparation de l'examen ; les universités, à peine en possession d'une autonomie réelle, n'avaient guère eu le temps de réagir contre les tendances utilitaires du public et des jeunes gens.

Il fallait donc, pour ne pas échouer, réussir à éveiller à la fois l'intérêt de l'étudiant pour les recherches libres, l'intérêt de l'esprit national pour la philosophie, l'intérêt du monde savant et philosophique pour les doctrines de saint Thomas. Certes, la tentative avait de quoi faire reculer les moins timides. Elle était de celles où une haute intelligence, doublée d'un tempérament audacieux, pouvait donner toute sa mesure.

A peine nommé, le chanoine Mercier partait pour Rome, où Léon XIII voulait voir par lui-même l'homme auquel serait confiée la réalisation de ses projets. Entrevue peu banale que celle du grand pape des temps modernes et du jeune professeur qui devait être un jour l'illustre primat de Belgique. Léon XIII était un maître sévère ; ses exigences étaient à la hauteur de son génie, à la hauteur aussi de la conscience qu'il avait de la grandeur et du prestige de l'Église. Cette fois, cependant, il devait être satisfait : ces deux hommes s'étaient compris. Le jeune professeur, comme Léon XIII, croyait généralement à l'humanité, à la raison, à la science. Il aimait son siècle. Avec Léon XIII, il voulait rapprocher cette science et ce siècle de l'Église et du Christ. Au lieu de se tenir à une interprétation littérale et étroite des intentions du pape, il en avait saisi l'esprit ; il allait mettre à la réaliser une largeur de vues toute personnelle et qui se trouverait, en fin de compte, d'autant plus fidèle qu'elle serait plus personnelle et moins servile.

Et tout d'abord, puisque Léon XIII voulait que le thomisme prit contact avec la pensée et la science modernes, le chanoine Mercier se mettait résolument à approfondir et cette science et cette pensée. Au cours de son enseignement de Malines, il avait fait connaissance avec les doctrines de saint Thomas, il avait estimé le solide bon sens de cette doctrine, à la fois si sereine, si positive, et qui gravissait les sommets les plus élevés des choses divines sans perdre contact avec les réalités sensibles ni lâcher un instant la chaîne rigoureuse du raison-

(1) Voir à ce sujet l'excellente étude de M. J. HENRY, *Le traditionalisme et l'ontologisme à Louvain*.

ement logique. Il avait dû parcourir aussi les maîtres qui dominaient la pensée européenne vers cette date : les positivistes, les psychologues anglais et français. Tout, dans leurs ouvrages, se ramenait à l'expérience ; et aussitôt un rapprochement s'imposait entre ces tendances et l'aspect aristotélicien du thomisme. Pour atteindre les esprits contemporains, il importait de leur montrer comment les plus hautes spéculations de la doctrine scolastique se rattachaient à des données du fait. Mais il ne pouvait suffire de faire appel à l'observation commune. Pour le XIX<sup>e</sup> siècle, la réalité des choses se découvrait chaque jour, sous son aspect le plus vrai, dans la cornue du chimiste, sous le scalpel de l'anatomiste, sous le microscope du biologiste. C'était donc avec les sciences fondées sur ces recherches qu'il fallait mettre en rapport la doctrine traditionnelle.

Ici des souvenirs personnels servent le jeune professeur. Au cours de ses années d'université, il a fréquenté des étudiants de diverses facultés. Il a eu, entre autres, des relations très suivies avec un groupe d'étudiants en médecine. Il sait les questions qui les préoccupent et comment toutes sont dominées par les données de la science positive. Il se rend compte que là est la base d'où il faut partir si l'on veut obtenir leur audience.

Pourtant ses connaissances en matière scientifique lui paraissent insuffisantes. Qu'à cela ne tienne. Les théories de Charcot sur les maladies mentales font fureur ; voici que nous trouvons parmi les élèves du célèbre médecin parisien, suivant assidûment ses cours et ses cliniques, un Dr Mercier qui n'est autre que le chanoine de Malines. Plus tard, il suit à Louvain même des cours de physiologie, de chimie, de mathématiques. Il assiste, dans le laboratoire de Van Gehuchten, aux expériences et aux découvertes du grand neurologiste ; il se fait le disciple du célèbre chimiste Louis Henry. Il demande à Paul Mansion de lui dévoiler le sens profond des mathématiques, à Mgr de Harlez de l'initier aux secrets de la linguistique. Il suit avec passion les admirables recherches de Van Beneden et de Carnoy. Aucun domaine scientifique ne lui reste étranger, son esprit est nourri de la même abondance de faits, il s'est habitué à suivre les mêmes méthodes que l'esprit des praticiens de l'observation et des expérimentateurs de laboratoire. Et, dès lors, il a barre sur eux. Il peut montrer par où leurs constatations sont insuffisantes, leurs théories trop courtes, et il les conduira par leurs chemins habituels, jusqu'aux problèmes et aux solutions de sa philosophie.

Cependant, du haut de sa chaire, inaugurée en octobre 1882, il a commencé l'exposé du thomisme. Les étudiants des diverses facultés, venus en curieux aux premières leçons, sont tout surpris d'entendre chacun le langage des branches qu'ils étudient : grammaire comparée, biologie cellulaire, physiologie du système nerveux. Est-ce donc là cette doctrine du moyen âge que l'on attendait toute hérissée de vétilles bizarreries ? Oui, c'est cela même, car au moment où les constatations recueillies par les sciences se groupent et s'harmonisent en idées générales, voici qu'apparaissent les formules scolastiques de saint Thomas, et il se fait que leur vieux latin, paraphrasé par le professeur, ne dit pas autre chose que ce que l'exposé des problèmes faisait attendre et prévoir. Mais alors c'était très moderne, ce thomisme ; c'était vivant, actuel, intéressant. Et juristes, philologues, médecins, se prenaient ensemble d'un beau zèle pour approfondir et pour discuter la scolastique.

C'était le succès, aussi complet qu'inraisemblable. Il faisait naître bientôt des projets plus larges. Le cours de « haute philosophie » avait parcouru en quelques années toutes les branches de la philosophie ; il avait confronté les idées de saint Thomas avec celles de Taine, de Spencer, de Kant, de Ribot, de Bain, de Stuart Mill et de vingt autres ; il avait montrées en harmonie avec les données des sciences les plus diverses. Mais l'horizon des recherches s'élargit à mesure qu'elles progressent, on entrevoit des directions qu'on ne peut poursuivre, on trace des esquisses dont on ne peut remplir le cadre. Quelle que soit sa force de travail, la tâche est trop vaste pour un seul homme. D'ailleurs, il faut à chaque discipline une mentalité propre et qu'on n'acquiert que par une longue spécialisation. Pour faire la philosophie des sciences, il faudrait avoir creusé toutes les sciences à fond et chacune d'elles demanderait une vie d'homme tout entière. Comment résoudre la difficulté ? Il faut réunir des représentants des diverses disciplines et les faire collaborer à une œuvre commune. Il faut créer un milieu où le contact s'établit entre les recherches, où les savants puissent poursuivre les projets des philosophes et les philosophes entendre et méditer les suggestions des savants.

Telle est l'idée qui germe dans l'esprit du professeur de Louvain et d'où va sortir la fondation de l'Institut Supérieur de Philosophie

ou Ecole Saint-Thomas d'Aquin (1). Idée grandiose, on le voit, inspirée non seulement des intérêts catholiques, mais des intérêts de la pensée humaine pris au sens le plus large. Léon XIII approuvait le projet avec enthousiasme. Dès le 15 juillet 1888, il en demandait aux autorités universitaires la réalisation, il la redemandait avec insistance, contribuait lui-même aux frais de l'entreprise, conférait au chanoine Mercier une prélature romaine, intervenait de tout le poids de son autorité pour ouvrir les voies à l'œuvre nouvelle et pour l'asseoir solidement au sein de l'Université (2).

Dans la pensée du pape et dans celle du fondateur, l'École Saint-Thomas devait avoir un double aspect. Ce ne serait pas une institution scolaire, destinée à distribuer dogmatiquement à de bénévoles auditeurs, une doctrine achevée et définitive. Elle enseignerait, sans doute, pour répandre son influence, pour recruter et pour former des travailleurs. Mais elle serait d'abord et principalement un centre d'études et de recherches, où l'on travaillerait à « la science à faire ». On prétendait naguère, dans une discussion parlementaire, que les universités n'auraient pas pour mission de faire avancer la science ; c'était ne rien comprendre à leur vie. D'où une école supérieure tirerait-elle les notions qu'elle répand autour d'elle, si elle ne travaillait en même temps à les élaborer ? Il lui faudrait les recevoir d'ailleurs, elle tomberait immédiatement à un rang tributaire et inférieur et du même coup il se créerait au-dessus d'elle une autre institution, qui élaborerait la doctrine et serait, seule, vraiment supérieure. La science est vivante ; elle se fait et se refait constamment ; ne la possèdent vraiment que ceux qui travaillent à la faire progresser. Or, ce progrès ne se réalise que par une vaste collaboration qui unit, par-dessus les frontières nationales et à travers la lutte même des opinions adverses, tous les chercheurs de l'humanité. Ce fut une des ambitions maîtresses de Mgr Mercier de voir son Institut prendre une place de premier rang dans le mouvement international de la pensée (3). Elle se manifeste dans tous les écrits, dans tous les discours contemporains de la fondation.

A vrai dire, cette conception très haute, qui eût trouvé son ambiance naturelle dans quelqu'une des grandes capitales du monde intellectuel, trouvait en Belgique une convergence de circonstances défavorables. Plus gravement que le cours de « haute philosophie »,

(1) On l'appelle parfois, dans le public, *Institut Léon XIII*. Cette dénomination est erronée et résulte d'une confusion. L'Institut ne porte pas ce nom. Il est porté par une institution distincte, un séminaire gardant les jeunes ecclésiastiques qui fréquentent les cours universitaires de diverses facultés. Il y eut un temps où la plupart d'entre eux suivaient les cours de l'Institut qui, à cette même époque, comptait peu d'autres élèves. D'où la confusion.

(2) « Novimus satis illic diligenter in philosophia thomistica elaborari : nec latet nos auditores ad eam disciplinam confluisse hoc ipso anno magna frequentia. Verumtamen quemadmodum haec nos bene posita initia delectant, sic reliqua sapienter et accurate perficienda censemus » (Bref du 11 juillet 1888). « Novimus... dilectum filium Desideratum Mercier... virum multa doctrinae, philosophiae praesertim, laude praestantem ejusque provehendae studiosissimum... Collatum huic munus ultra confirmamus auctoritate nostra... Huic operi aggrediendo, pro tenui largiendi facultate... centum addiximus et quinquaginta millia argenteorum francicorum... Quo munere testari volumus... tum patriam caritatem qua Belgarum populum complectimur, cujus haeret adhuc animo nostro suavissima, nec ulla temporis vi delenda recordatio » (8 novembre 1889). « Praescripta ejusdem scholae ea ratione, secundum optata nostra, posita sunt, ut doctrina Aquinatis in disciplinas quoque physicas et naturales, in eaque studia quae vocantur socialia, vi sua copiosa influerent... Volumus ut hoc Institutum superius Philosophiae thomisticae... habeatur non tamquam universitatis quiddam adscriptum, sed immo ut pars quaedam ad ejusdem pertinens integritatem, atque eum locum obtineat, quem et pontificia ejusdem origo et gravitas ipsa disciplinae omnino exposcunt » (7 mars 1894).

(3) « Les catholiques se résignent trop facilement au rôle secondaire d'adeptes de la science... trop peu parmi eux ont l'ambition de travailler à ce que l'on a nommé la science à faire... Il faut former des hommes en plus grand nombre qui se vouent à la science pour elle-même, sans but professionnel, sans but apologétique direct, qui travaillent de première main à façonner les matériaux de l'édifice scientifique et contribuent ainsi à son élévation progressive » (Mgr MERCIER, *Rapport sur les Etudes supérieures de philosophie*).

L'Institut devait souffrir de l'indifférence du public pour les études désintéressées. Plus difficilement aussi devait-il recruter des élèves au sein d'une université régie par la discipline minutieuse des programmes légaux. Nous préférons ici ne point rappeler les difficultés qui vinrent s'ajouter, très gratuitement, à ces conditions naturelles. Mais force est bien de remarquer que les obstacles et les lisières dont on réussit à entourer l'institution naissante ne pouvaient en favoriser l'essor.

Les résultats locaux de l'œuvre d'enseignement devaient tarder assez longtemps. Il fallut vivre d'abord de maigres contingents de séminaristes. Quant aux volontaires laïques, si nombreux au début, des mesures choisies comme à souhait les avaient presque entièrement écartés. A la longue, cependant, le succès est venu. Il y a, en ce moment, plus de cent cinquante étudiants sur les bancs de l'Institut Saint Thomas. La plupart sont, de nouveau, des étudiants venus librement des diverses facultés pour lui demander un complément de formation. Ce qu'ils cherchent aujourd'hui, c'est avant tout de la philosophie, au sens propre et difficile. Alors qu'autrefois les notions métaphysiques effrayaient les jeunes gens, c'est bel et bien aux questions abstraites de la critique et de l'ontologie que va maintenant leur principal intérêt. Ils ne tendent plus à se perdre dans les applications concrètes ou dans les détails accessoires ; ils se plaisent au contraire à remonter aux principes, aux méthodes, aux idées générales. Ils ne demandent plus qu'on abaisse, pour eux, le niveau de la doctrine ni celui des épreuves académiques. Ils ont conscience de la valeur des grades qu'ils conquièrent et du sérieux des études qu'ils poursuivent ; ils se réjouissent de voir garantir solidement ces biens qui sont les leurs.

Victoire dont Mgr Mercier n'a pu goûter la pleine satisfaction au temps de son professorat ; elle est due cependant tout entière à ses efforts. La semence jetée avec persévérance a germé. Le niveau des préoccupations philosophiques a monté dans le pays et à l'Université. Si, un jour, la Belgique faisait à la philosophie une place dans l'enseignement moyen, amenant ainsi, à l'enseignement supérieur, des élèves déjà préparés, ouvrant à son action des cercles plus larges et un débouché à ses docteurs, l'œuvre d'éducation nationale entreprise par Mgr Mercier pourrait atteindre son plein épanouissement et répondre dignement à l'idéal grandiose qu'il avait conçu.

Aussi bien ces succès locaux ne furent-ils ni les seuls ni les plus rapides. Tandis que, péniblement, il triomphait, à Louvain et à Rome, des défiances, des incompréhensions, le fondateur de l'Institut poussait avec ardeur autour de lui le travail de recherche scientifique et de publication. Surtout il donnait l'exemple de ce travail avec une vigueur extraordinaire. Dans la fièvre de l'action, au milieu de traces d'administration, malgré l'encombrement des visites et de la correspondance, il étudiait et il écrivait sans relâche. Il écrivait d'ailleurs avec une facilité et une rapidité étonnantes et l'on s'en convainc un nombre d'ouvrages, d'articles, de brochures, qu'il a accumulés en quelques années.

Dès 1894 il avait fondé la *Revue Néo-Scholastique*. Elle devait être de par le monde le porte-parole de la nouvelle école et son nom seul était un programme. A côté d'elle, la *Bibliothèque de l'Institut supérieur de Philosophie* devait réunir des travaux plus copieux, et, en première ligne, elle publiait les volumes successifs du *Cours de Philosophie : la Psychologie, la Logique, la Critériologie, l'Ontologie*. Ils sont assez connus de nos lecteurs. Ont-ils remarqué combien cette œuvre professorale est d'une allure entraînante ? En dépit de la forme didactique qu'elle a prise, pour des raisons pratiques, elle n'a jamais le tour figé et impersonnel d'un livre scolaire. Mais peut-être l'auteur est-il surtout lui-même lorsque, délivré des entraves nécessaires d'un manuel, sa pensée se déploie tout à l'aise comme elle le fait dans ses nombreux articles de revues, dans des livres comme les *Origines de la psychologie contemporaine*, la *Définition philosophique de la vie*, ou encore dans le remarquable *Rapport sur les études supérieures de philosophie*, présenté en 1892 au Congrès catholique de Malines.

Les charges écrasantes de l'épiscopat ont, hélas ! fatalement restreint l'activité philosophique du Cardinal. Des échos, cependant, s'en retrouvent, pour qui peut les entendre, à de nombreuses pages de ses œuvres pastorales. Quelques conférences la poursuivent et viennent aviver les regrets de ceux qui imaginent avec quel éclat elle eût pu s'étendre, jusqu'aux jours où nous sommes, au milieu du renouveau philosophique et spiritueliste qui travaille la pensée contemporaine.

Il n'y a point lieu d'analyser ici en détail l'œuvre littéraire de

Mgr Mercier. Nos lecteurs la connaissent et l'admirent. Mais on peut aujourd'hui mesurer le rôle qu'elle a joué dans le mouvement de renaissance thomiste. Sans doute ne faut-il pas la séparer de l'enseignement vivant dont elle est sortie, des travaux que le maître suscitait et organisait autour de lui. Sans doute encore convient-il, en lisant ces écrits, de noter la date qu'ils portent et de songer à la distance croissante qui nous sépare de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Et précisément en les remettant dans leur cadre, avant les réactions qu'ils ont suscitées, avant les nombreux travaux qu'ils ont directement inspirés, on saisit toute l'importance de la révélation nouvelle qu'ils apportèrent ; on comprend en même temps comment les directions qu'ils donnèrent restent toujours actuelles et s'adaptent d'elles-mêmes aux conditions nouvelles de l'évolution des idées (1).

Chercher dans les discussions présentes les points d'insertion où la vieille doctrine thomiste pourrait s'insinuer, se montrer féconde, nouer des alliances et se rajourner en se gonflant d'une sève nouvelle (2), n'est-ce point, aujourd'hui comme hier, la formule selon laquelle la philosophie catholique devra progresser ? Sans doute l'atmosphère a changé, les sciences sont l'objet d'une critique plus serrée, le positivisme est mort, le kantisme est remonté vers l'idéalisme objectif de son fondateur, un spiritualisme nouveau est né de la psychologie et des besoins de l'action. Mais vis-à-vis de ces doctrines nouvelles, il faut reprendre la même tactique ; le Cardinal le montrait clairement dans l'admirable discours qu'il prononçait en 1913 à l'Académie royale de Belgique, tendant une main fraternelle aux représentants de la philosophie de l'action, montrant les lacunes de leur doctrine et ce qui pourrait la compléter, saluant de ses vœux le jour où tous les esprits sincères et toutes les forces de l'âme convergeraient « vers l'unité ».

D'autres penseurs catholiques, aujourd'hui, en France, chez nous, en Angleterre, pratiquent cette méthode de rapprochement. Combien cependant en eût-on trouvé pour le faire avant l'exemple donné par Mgr Mercier ? Les esprits sympathiques à la pensée moderne oublièrent l'orthodoxie ; les fidèles de la tradition ne savaient que se draper dans un isolement farouche, ou « réfuter » leurs adversaires du haut d'une doctrine immuable sans prendre d'ailleurs soin de connaître exactement leur pensée. Ne voit-on pas aujourd'hui encore des thomistes, au zèle farouche, adopter une attitude agressive, se plaire à accentuer dans leur doctrine ce qu'elle peut avoir d'inactuel et de provocant, afficher pour la pensée moderne un dédain tranchant et sommaire, hisser leur style de vocables médiévaux et traiter, sans barguigner, Kant ou Hegel de « fous énormes » et d'imbéciles ?

Combien plus sage, plus adroite, et — pour tout dire — plus chrétienne, l'attitude de Mgr Mercier ! « Je n'éteindrai point la mèche encore fumante » : l'esprit évangélique a porté chez lui le plus rare de ses fruits, cette charité intellectuelle que le zèle de l'orthodoxie étouffe souvent. Pour se faire accueillir, son thomisme commençait par être lui-même accueillant (3) ; avant de discuter l'adversaire, il faisait un effort loyal pour le comprendre ; il obtenait ainsi d'être, à son tour, écouté et compris.

(1) « Plus d'une fois il nous fut demandé d'exposer en quelques pages succinctes ce qu'est la philosophie néo-scholastique, en quoi elle se différencie de la scolastique médiévale, d'une part, de la philosophie dite moderne, d'autre part. Cet exposé est impossible à faire et nous manquerions à l'esprit de notre œuvre si nous cédions à la tentation de le proposer... L'œuvre essentielle de l'École doit être vivante : elle est méthode, esprit, plutôt que doctrine » (S. E. le Card. MERCIER, *La conscience moderne*).

(2) « Le néo-thomisme » pourra rajourner la philosophie scolastique par des acquisitions heureuses, renouveler en partie son appareil et lui donner au regard de nos successeurs un aspect assez différent de celui qu'elle offre aujourd'hui. Néanmoins ceux qui voudront scruter ses profondeurs retrouveront, dans les substructions de l'édifice, l'intégralité des principes... Progrès sans révolution, acquisition sans pertes, développement d'une unité vivante sans cesse enrichie par la variété des apports que lui auront fournis toutes les branches du savoir humain » (*Les origines de la psychologie contemporaine*).

(3) « Nous nous réclamons de Platon, de Descartes, de Leibniz, de Kant, de Fichte, de Hegel, de Wundt, aussi certainement peut-être et à coup sûr aussi sincèrement que ceux qui nous rangent dans un parti opposé à leur : si nous différons d'eux, c'est que nous n'ex-communicons aucun génie en raison seule de son époque ; nous estimons qu'une doctrine, fût-elle du moyen âge et l'œuvre d'un saint,

Pour entrer un instant dans des détails plus techniques, on ne saurait exagérer l'importance de la révolution que la « Critériologie » apporta dans la philosophie catholique. Avant elle le problème n'avait été franchement abordé que par ceux qui le résolvaient contre nous. Le silence apparent de saint Thomas et des scolastiques au sujet d'une question que leur siècle ignorait, avait été pris par des disciples trop timides pour une solution. Il fallait, pensaient-ils, nier qu'il y eût à une question, refuser de la discuter, poser avant tout examen l'aptitude de l'esprit à connaître la vérité. « La certitude, s'écriaient-ils triomphants, a prévenu le doute au seuil de la philosophie. » Mais ce parti pris, au lieu d'engendrer la confiance, ne pouvait que l'ébranler. Mgr Mercier y substituait, audacieusement, une tactique de sincérité radicale. Plus d'affirmation arbitraire imposée à la réflexion et sous-traitée à son examen. Pas de critère de sauvetage, embarquant, sur des garanties incontrôlables, les certitudes menacées. Il n'y a, aux inquiétudes de l'esprit, d'autre remède que celui d'une pleine clarté. Pour y atteindre, il faut donc résolument soulever toutes les questions possibles, il ne faut s'arrêter que là où il n'y a plus de question à poser, au point où aucune distance ne sépare plus l'esprit de son objet, au point où cet objet lui-même est dégagé de tout mélange et de toute complexité. Devant un objet simple et immédiatement présent, l'esprit ne peut plus poser de question et il ne peut plus douter. Pour parvenir à ce point, où l'on tient la solution de toute question, il n'est qu'une méthode, c'est de tenter, sans crainte, un essai de toute universel.

Mgr Mercier montrait comment saint Thomas et Aristote avaient déjà recommandé cette méthode ; à la suite de saint Thomas il ramenait l'esprit sur lui-même et, au lieu d'affirmer gratuitement son aptitude au vrai, il la lui faisait toucher immédiatement dans ses jugements. Ainsi armé, il pouvait suivre Kant sur son propre terrain, et pour la première fois, on pouvait voir la célèbre *Critique de la raison pure* prise corps à corps par un thomiste dans une discussion serrée. A l'appel du maître, les vieilles pierres de la doctrine traditionnelle venaient se ranger dans un ordre nouveau, ou leur solide pérennité pouvait repousser tous les assauts du scepticisme. On pouvait ainsi « repenser » le thomisme en fonction des problèmes contemporains des besoins d'aujourd'hui.

« Repenser le thomisme » : cette formule est devenue un cliché que tout le monde répète ; on ne se rend plus compte de ce qu'elle a pu un jour présenter de nouveauté et de hardiesse, maintenant qu'en la pratiquant on est arrivé à constituer le vaste mouvement dont la marche conquérante s'affirme chaque jour. Mgr Mercier fut l'un des premiers à la concevoir, à donner l'exemple concret et pratique de sa réalisation. N'eût-il rien fait d'autre, cela seul lui vaudrait une gloire immortelle. Dans l'histoire de la pensée les accomplissements sont lents à venir, ils sont le fruit d'un travail continu et d'une collaboration fidèle ; ils sont à la portée de quiconque, armé de bon sens et de patience, accomplira avec opiniâtreté les efforts prescrits par la méthode. Mais de donner à ces efforts une direction neuve à la fois précise, de deviner les voies et de les ouvrir, cela proprement est l'œuvre du génie, l'œuvre réservée aux grands initiateurs et qui commande, pour longtemps, les progrès du savoir.

Mais il y avait bien autre chose dans la « critériologie », que l'indication d'une voie à suivre ; il y avait, d'emblée, une construction imposante. On y trouvait établie l'objectivité des jugements nécessaires et universels ; on y trouvait établie, contre le positivisme, la légitimité de la métaphysique ; on y trouvait aussi, très complète-

ment relevée jamais que d'une seule norme : sa valeur » (*Les origines de la psychologie contemporaine*).

« Il n'existe pas une philosophie en soi, il existe des philosophies. La pensée philosophique n'est pas une œuvre achevée, elle est vivante comme l'esprit qui la conçoit. Elle n'est donc pas une sorte de momie ensevelie dans un tombeau autour duquel nous n'aurions qu'à monter la garde, mais un organisme toujours jeune, toujours en activité, et que l'effort personnel doit entretenir, alimenter, pour assurer sa perpétuelle croissance... Ce travail ne s'identifie avec aucun système, épicurien, cartésien ou thomiste, avec aucun amalgame de systèmes ; c'est l'œuvre personnelle de quiconque, professeur ou élève, croyant ou incroyant, a le sens de ce qu'est la philosophie... C'est donc dans un esprit d'indépendance personnelle qu'il faut aborder l'étude historique des systèmes, y glaner ce que la raison approuve et mettre même à profit, par l'étude critique de leur genèse, les erreurs que elle raison désapprouve, pour mieux apprécier les vérités dont elles marquent une déviation » (*Le bilan philosophique du XIX<sup>e</sup> siècle*).

ment conduite, la discussion de toutes les doctrines qui, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, avaient essayé de fonder la certitude sur des bases subjectives, de foi, de sentiment ou de morale. Ainsi se trouvait, d'avance, dessinée la position que le néo-thomisme devait occuper en face du mouvement philosophico-religieux du modernisme. A ce mouvement, déjà contemporain de l'épiscopat de Son Eminence, se rattache une de ses principales lettres pastorales, et on ne peut que regretter les travaux plus étendus que le professeur de Louvain y aurait certainement consacrés, si d'autres devoirs n'étaient venus l'en empêcher.

On trouvait aussi les fondements du réalisme examinés et solidement assis dans divers ouvrages. La théorie de la substance y était rattachée, et très heureusement précisée. Le phénoménisme moderne s'attaque à une notion imaginative de la substance, il suppose la notion immédiate, inéluctable mais encore mal débrouillée que notre esprit possède d'une réalité substantielle saisie au sein même de la sensation. A partir de cette base toute la métaphysique se déroulait ; elle gardait jusqu'au bout, jusqu'à la preuve même de la cause première, un lien étroit avec l'expérience.

En logique, la valeur du syllogisme était clairement dégagée des confusions du positivisme, tandis que le problème de l'induction se trouvait ramené aux horizons métaphysiques qui peuvent seuls lui donner sa véritable portée. En morale, le fondement de l'obligation si souvent rattachée d'une façon arbitraire aux volontés du Créateur, était ramené aux exigences de la nature rationnelle. La notion de la liberté était très heureusement disjointe de cette idée d'une préférence ou d'un choix à laquelle sont dues de nombreuses difficultés. Enfin le vitalisme aristotélicien était mis en rapport avec les progrès des sciences biologiques, et ici les idées de Mgr Mercier devançaient l'orientation qui s'est de plus en plus dessinée chez tous ceux qui étudient l'ensemble des phénomènes de la vie.

Je ne puis qu'indiquer sommairement ces thèses, les plus caractéristiques et les plus importantes d'un enseignement qui promena sa lumière sur toutes les questions philosophiques. Il faudrait, pour être complet, en signaler bien d'autres, mais ce serait dépasser le cadre de cet article.

Mais au-dessus de ces thèses, il faudrait signaler une idée plus générale et qui marquerait peut-être, le mieux, l'allure d'ensemble du système néo-thomiste et sa relation aux mouvements divers de la philosophie contemporaine. A diverses reprises, Mgr Mercier s'est attaché à dénoncer les méfaits du dualisme cartésien. Isoler la « pensée » et l'« étendue », ce n'était pas seulement rompre l'unité de l'homme, c'était en même temps multiplier les problèmes insolubles qui engendrèrent à la fois le matérialisme, le mécanisme, l'idéalisme et le subjectivisme. Dans un autre ordre isoler la « science » et la « morale », c'était encore une fois semer des ferments de désordre et d'anarchie dont nous voyons les tristes fruits se multiplier autour de nous. Séparer la « science positive » de la « métaphysique » c'était enlever à l'une le contrôle logique et les fondements certains dont elle a besoin à chaque pas, c'était faire de l'autre une discipline vague et une poésie inconsistante dont chacun modifierait l'allure selon sa fantaisie. Et enfin, toutes ces malsaines abstractions ne viennent-elles pas d'une source première, le divorce qui progressivement s'est installé entre la raison et la foi, la nature et la grâce, depuis les temps de l'humanisme.

A de nombreuses pages des œuvres de Mgr Mercier on retrouve cette vue générale sur l'histoire de la pensée moderne. Et l'idée dominante de sa doctrine y répond magistralement. L'œuvre de la philosophie est une synthèse : elle doit unir toutes les forces de l'âme, tous les renseignements de la science, tous les points de vue que des analyses partielles nous révèlent sur les choses et toutes les réflexions divergentes que des méditations trop étroites ont suggérées aux penseurs. L'unité, c'est à la fois le dernier mot de la doctrine, et le terme où les luttes d'idées peuvent s'achever en une bienfaisante collaboration. Mgr Mercier y voit, avec raison, le trait fondamental de la philosophie scolastique et la raison profonde des succès qu'elle peut encore espérer (1).

(1) La Scolastique se reconnaît à ces trois traits qui s'harmonisent dans l'unité plénière de sa physiognomie ; l'utilisation des sens et de la raison, sous la réserve de la subordination des premiers à la seconde ; la soumission à un idéal unique, fait de vérité et de bonté, lumière et attrait, l'union, sans absorption ni exclusion, de la nature et de la surnature, c'est-à-dire de la raison et de la foi, du libre-arbitre et de la grâce, de la famille ou de la cité et de l'Église (*Vers l'Unité*).

Si la Belgique est restée longtemps trop indifférente au mouvement intellectuel mis en branle par Mgr Mercier, il n'en fut pas de même de l'étranger. En moins de dix ans, « l'École de Louvain » réussit à s'imposer à l'attention du monde scientifique. A l'époque où les difficultés locales étaient loin d'être surmontées, une personnalité philosophique de tout premier plan, Rudolf Eucken consacrait une brochure célèbre à signaler les progrès du thomisme, il y voyait une grave menace pour le règne de la pensée protestante ; or le foyer de ce danger à ses yeux, était dès lors à l'Institut de Louvain : *das wissenschaftliche Zentrum des heutigen Thomismus*. A Paris, M. Picavet, dont l'enseignement, en Sorbonne, avait pris en quelque sorte pour tâche de déprécier la scolastique, surveillant, dans ses « chroniques » de la *Revue philosophique* les mouvements de la pensée catholique ; il ne pouvait se lasser de signaler l'importance des travaux accomplis ou suscités par Mgr Mercier, il en reconnaissait avec dépit l'aller scientifique et toute moderne, il en venait à croire qu'une œuvre aussi importante devait exercer sur l'esprit public une action directrice de première efficacité : n'allait-il pas jusqu'à écrire que, en Belgique, la puissance politique des catholiques était due à l'influence du thomisme. Un des maîtres de la philosophie kantienne, Fritz Medicus, étudiait longuement la « critériologie » et sa critique de Kant, il en reconnaissait toute la force et toute l'importance. Bien d'autres suivaient, et en Belgique aussi les philosophes d'opinions les plus opposées s'inclinaient respectueusement devant l'œuvre du Cardinal (1).

Cependant, de toutes parts, les catholiques suivaient avec une attention joyeuse les conquêtes de la néo-scholastique ; de France, d'Allemagne, d'Italie, d'Angleterre, ou d'Amérique, de Pologne, d'Espagne, des revues, des journaux signalaient l'Institut de Louvain, ses publications, ses méthodes, ses programmes. Bientôt de nombreux élèves venus de l'étranger se pressaient sur les bancs de l'École Saint-Thomas : ils retournaient dans leur pays, répandaient autour d'eux les méthodes et les doctrines de Mgr Mercier et, à leur tour, lui envoyaient de nouvelles recrues. Ils sont plus de deux cents aujourd'hui, dans tous les coins du monde, à porter les diplômes de l'Institut ; la plupart enseignent la philosophie dans les lycées, les séminaires, les maisons religieuses ; plusieurs occupent des chaires universitaires ou des sièges académiques de premier plan. On ne compterait plus les auteurs qui reprennent dans leurs livres ou dans leurs travaux les idées de l'École de Louvain. Les œuvres de Mgr Mercier sont d'ailleurs traduites dans toutes les langues. Il y a plus, le programme d'études dressé à Louvain a, depuis quelque temps, servi de modèle à une série d'entreprises similaires. A l'Institut catholique de Paris, à la nouvelle Université de Milan, à Innsbruck, tout récemment à Cologne, à Rome même, c'est le cadre tracé il y a trente ans par le *Rapport sur les études supérieures de philosophie* qui est devenu, avec l'application concrète réalisée dans les cours de l'Institut, le modèle des directions données à l'enseignement de la philosophie.

On mettrait longtemps à relever, une à une, de par le monde, les semences venues de Louvain et qui ont germé en fruits splendides pour la restauration du thomisme. A côté de celles qu'on connaît, il en est beaucoup qu'on ignore. Mais ce que l'on sait permet assurément de dire, sans la moindre crainte d'exagération, que le mouvement qui s'épanouit si largement aujourd'hui est, pour une très grande part, l'œuvre de Mgr Mercier.

Entre l'esprit moderne et la foi catholique, la voie royale de la scolastique ouvre désormais une communication. Les barrières sont levées, les obstacles écartés. L'avenir seul dira jusqu'où les rapprochements pourront se faire, mais, dès maintenant, les plus vastes espoirs sont permis. Celui dont l'action clairvoyante et hardie a rendu ces espoirs possibles peut aujourd'hui compter ce résultat parmi les plus beaux, les plus féconds, de sa vie sacerdotale. Les âmes fidèles du diocèse de Malines s'uniront à sa prière jubilaire afin que la bénédiction divine réalise ses meilleures espérances pour la gloire de l'Église et le salut du monde.

Chanoine L. NOËL,  
Professeur à l'Université de Louvain.

(1) On sait qu'en 1907 le prix décennal de philosophie fut décerné à l'œuvre philosophique de Mgr Mercier. Pour la période suivante le prix fut décerné à l'un de ses premiers collaborateurs, M. De Wulf, et le rapport fut consacré en grande partie à l'éloge des travaux de l'« École de Louvain ». Les jurys formés par l'Académie ont, de tradition, comme l'Académie elle-même, une majorité « de gauche ».

## Propos d'un prêtre et d'un laïc sur la Jeunesse catholique

Sous la verdure tendre à peine éclosée à la lumière du printemps, une troupe de scouts passait fièrement, scandant le pas et tendant la poitrine pour étaler sur les vareuses khakis les rondelles multicolores dont ces jeunes disciples du far-west sont seuls à connaître la mystérieuse signification.

Philandre eut une moue dédaigneuse, et sa canne dessina dans l'air un moulinet que j'interprétais comme un signe de mépris.

— Triste jeunesse que celle d'aujourd'hui ! s'écria-t-il.

— J'allais dire le contraire, répondis-je ; elle me semble bien supérieure à ce que nous étions.

Philandre me regarda du coin de l'œil.

— Parlez-vous sincèrement ? me dit-il ; car, avec vous, on ne sait jamais.

— La belle question ! m'écriai-je. Et comment voulez-vous y répondre ? Mais dites donc : que leur reprochez-vous, à nos jeunes gens ?

— Eh ! me dit Philandre, ce que je leur reproche ? Mais tout ; d'être ce qu'ils sont. Voyez-les donc là-bas, faire la belle jambe avec leurs uniformes de sauvages ; sont-ils assez ridicules ! Sont-ils assez prétentieux ? Et que deviennent nos œuvres catholiques pendant ce temps ?

— Elles vont tout aussi bien qu'auparavant, lui répondis-je. Je ne vois pas dans quelles œuvres nos jeunes gens font défaut, quand leurs aînés se dévouaient ; je vois tout au contraire naître et se multiplier, au point qu'ils en pullulent, quantité d'organismes inconnus autrefois ; voyez ces cercles d'études qui couvrent le pays...

Justement, parlons-en, me dit Philandre. Égoïsme que ces cercles d'études. Un certain nombre de petits jeunes gens s'y réunissent pour disserter sur des sujets « élevés », se grisent de mots et de formules, forment des chapelles où les humbles n'ont pas accès, mais que font-ils pour le peuple ? Que font-ils pour l'Église ? Que font-ils pour la Belgique ? Ils s'encensent mutuellement et ils se croient de grands chrétiens parce qu'ils parlent de liturgie ; où allons-nous pendant ce temps ? Nos jeunes gardes se meurent, vos petits jeunes gens trouvent de bon ton de mépriser la politique, et en face de la marée montante du socialisme, on ne trouve plus personne qui se passionne pour l'angoissante, la tragique question sociale. Et le parti ? Notre grand parti catholique ? Que va-t-il devenir au milieu de tout cela ?... C'est très beau la liturgie et la vie spirituelle, et la doctrine de la grâce, mais il y a la Belgique et l'Église. Avez-vous parlé récemment à des hommes politiques ? Savez-vous avec quelle inquiétude ils envisagent l'avenir ? Leurs rangs se clairsemant tous les jours. Et après eux ? Vos petits jeunes gens trouvent que cela manque d'élégance de descendre sur la place publique pour défendre, devant le pays, nos grands intérêts religieux !

— Je connais cette thèse, lui dis-je ; ce n'est pas la première fois que je l'entends, et je suis heureux du hasard que ces scouts représentent, puisqu'il est l'occasion de nous en expliquer. Et je vous dirai donc ma conviction profonde, réflé-





chie et mûrie, nullement à priori, croyez-le bien, mais au contraire fondée sur l'expérience de toutes ces années d'après-guerre, la conviction que nous marchons à une renaissance catholique admirable, et que la jeunesse actuelle formera une génération de catholiques, comme jamais, entendez bien : comme *jamais* nous n'en avons eu en Belgique.

Naturellement je parle d'une élite. Il y a une masse, très nombreuse comme en tous temps, qui travaille dans la mesure seulement où elle est obligée de travailler pour vivre, et qui, à part cela, s'amuse comme elle peut, et pêche selon les occasions. Cette masse, c'est le gros du troupeau ; son orientation générale dépend du petit groupe de meneurs qui vivent seuls tout à fait humainement, et qui dirigent. Notre-Seigneur déjà comparait ces meneurs, ses disciples, au levain qu'on cache dans la pâte ; la pâte, c'est la grosse masse, le levain la petite portion ; il ne faut pas s'imaginer que jamais le levain deviendra pâte, et c'est Notre-Seigneur encore qui nous a dit : « Courage, *petit troupeau*... » Ne venez donc pas, comme tant d'ignorants, me dire que le monde devient mauvais, parce que beaucoup de gens courent après la jouissance ; cela, c'est de tous les temps ; lisez les sermons des prédicateurs de tous les siècles, les écrits des moralistes, vous y verrez toujours les mêmes lamentations, les mêmes indignations. Non, la masse ne change pas beaucoup, et la vertu est la chose la plus aristocratique du monde ; la grande chose est que l'aristocratie soit forte et, autant que faire se peut, nombreuse : c'est elle qui donne à un siècle son allure propre, et je vous le dis, l'aristocratie catholique qui se forme en ce moment est très belle.

Il est vrai que les préoccupations de nos jeunes gens actuels ne sont plus tout à fait celles des jeunes gens d'autrefois. Ainsi cette soif de savoir, ce goût qu'ils manifestent pour la doctrine, ce désir d'étudier la philosophie, qui peuple par exemple, à Louvain, l'Institut Saint-Thomas de plus d'étudiants qu'il n'y en a jamais eu et qui nous a amené, à Saint-Louis, où, comme vous le savez, j'ai l'honneur d'enseigner, à inaugurer des cours spéciaux de métaphysique à la demande de nos étudiants, croyez-vous que ce ne soit pas le signe d'un mouvement profond dans les aspirations spirituelles de la jeunesse ? Je me souviens qu'avant la guerre, en ce temps que vous préféreriez au temps d'aujourd'hui, lorsque, étudiant laïc, je suivais les cours de philosophie thomiste, j'étais un peu une bête curieuse : nous étions deux ou trois ainsi dans tout Louvain ; maintenant ils sont cent. Et mes élèves avec lesquels, tout cet hiver, j'ai fait de la métaphysique, je vous garantis que leurs frères aînés, il y a quinze ans, auraient haussé les épaules si on leur avait proposé pareille distraction, et qu'ils auraient répondu par la fameuse formule qu'on entend de moins en moins : « Bon pour des curés ! »

Mais je vais vous dire plus : savez-vous que des étudiants laïcs, parfaitement laïcs comme vous, mon cher Monsieur, demandent à titre de privilège de suivre des cours de théologie ? Et faut-il encore vous évoquer un souvenir ? Je me souviens un jour où, pour la première fois, quand j'étais étudiant, quelques-uns de mes compagnons s'en furent, sous la direction d'un des plus aimés de nos maîtres, passer trois jours dans une Trappe ; à leur retour, les autres semblaient se demander quel péché ils avaient commis pour avoir encouru une si dure pénitence... Aujourd'hui, si vous voulez, aux environs de Paques, vous rendre dans une Trappe, retenez vos places d'avance, car toute la fleur de notre jeunesse s'y retrouve ; et n'avons-nous pas vu récemment l'*Universitaire catholique*, l'organe des étudiants catholiques de Bruxelles, annoncer une

retraite officielle des étudiants, à la Trappe de Forges précitément ?

Philandre eut une moue de dédain.

— Oui, je sais, me dit-il, c'est la mode du jour. Mais tous ces jeunes ascètes sont-ils plus dévoués que nous n'étions ? Il ne fait pas désagréable dans les Trappes, lorsqu'on n'est pas trappiste, et la musique est belle au Mont-César ; à Maredsous on jouit d'un cadre d'art presque unique ; mais je le répète, que deviendrons-nous avec tout cela, quand il faudra défendre l'Église sur la place publique ?

— Ici, lui répondis-je, je crains de devoir passer à l'offensive. Mais permettez d'abord que j'achève mon exposé. Il ne fait pas désagréable dans les Trappes, dites-vous ; je crois cependant qu'il fait plus agréable à Blankenberghe ou à La Panne, et je connais des jeunes gens qui en reviennent pour aller à la Trappe... Mais là n'est pas l'affaire. Il y a dans notre jeunesse actuelle une soif de vie surnaturelle, de catholicisme pur, de catholicisme religieux si je puis ainsi dire, purement religieux, que remarquent tous les éducateurs. Nos cercles d'études languissent souvent jusqu'à ce qu'on s'y décide à parler de religion tout court. Et connaissez-vous notre Association catholique de la jeunesse belge, celle qu'on appelle l'A. C. J. B. ? Vous n'étiez pas à Gembloux, il y a deux ans, lorsque dix mille jeunes gens acclamaient d'une seule voix, d'un élan et d'un cœur, qui ? M. un tel, homme politique ou général de la grande guerre ? Non, mais Notre-Seigneur tout simplement. Dix mille jeunes gens venus de tous les coins du pays wallon, l'œil brillant d'enthousiasme, le cœur vibrant de foi. Je vous conseille bien cordialement d'aller à Charleroi, en septembre prochain : ils y seront vingt-cinq mille, et ils viendront à vingt-cinq mille, pourquoi ? Pour affirmer, sans plus, que le Christ est notre roi, que le monde est à Lui, et que nous n'avons d'autre fin que son service. Et si vous suspectez mon témoignage, je ne crains pas de vous renvoyer à celui de nos adversaires ; vous n'avez pas lu, au lendemain du congrès de Gembloux, cet article du *Peuple*, où le rédacteur socialiste disait l'émoi, l'admiration et l'inquiétude que leur causait cette explosion d'enthousiasme catholique chez les hommes de demain. Non, non, le vieil arbre n'est pas mort ; les rameaux verts y poussent plus forts et plus vivaces ! Cette jeune génération est celle de la communion fréquente, celle qui comprend la messe ; leurs âmes sont imprégnées du contact divin dès la petite enfance ; jamais nous ne mesurerons la prodigieuse force explosive accumulée dans l'âme d'un enfant qui communie tous les matins...

Philandre, d'un grand coup de canne, fit voler un brin de terre à trois mètres de distance.

— Vous ne me direz pas, s'écria-t-il, que c'est à cause de la communion fréquente que nos jeunes gardes se meurent, et que nous arrivons aux veilles d'élections...

— Non, lui dis-je, c'est parce que les jeunes gardes, c'est si peu catholique !...

— Nous y voilà, interrompit-il, vos petits jeunes gens trouvent qu'on n'est catholique qu'en dissertant de vie surnaturelle, mais, mon cher Monsieur l'abbé, sans être grand théologien, je crois en savoir assez pour affirmer que le service de l'Église dans le monde, c'est de lutter pour qu'elle triomphe. J'aime bien cette jeunesse enthousiaste qui acclame le Christ, mais qui lâche le grand parti auquel nous devons tout ce qu'il y a de catholique dans nos institutions !

— Ils ne le lâchent pas, lui répondis-je : c'est plutôt lui qui les lâche...

— Ah, par exemple ! Celle-là, me dit Philandre, elle est forte !

— C'est pourtant l'exacte vérité, lui dis-je. Comment ! voilà une jeunesse ardente, dévorée d'idéal, prête à toutes les grandes causes, éprise de vérité, d'amour, enthousiaste de Dieu, et criant son désir de se dépenser pour Lui. Quand elle demande à nos chefs politiques : Indiquez-nous où nous devons courir pour défendre l'Église, dites-nous ce qu'il faut faire pour que triomphe la vérité, pour que nos droits soient reconnus, pour que nos institutions publiques nous aident à épanouir notre foi ; quand ils demandent tout cela avec l'enthousiasme de leurs dix-huit ans, que leur répondez-vous, dites-le-moi ? Vous mettez un doigt sur la bouche avec un air inquiet, et vous leur dites : Chut ! attention, mes petits amis, pas trop de bruit, ce n'est pas le moment, ... union sacrée, parti de l'ordre, trêve à nos revendications, compression des dépenses ; et à ces jeunes âmes assoiffées d'idéal, tout l'aliment que vous donnez... c'est de boucler le budget ! Le parti catholique, ce grand parti dont vous parlez, c'est cela ! Et surtout éviter de parler d'autre chose pour ne froisser personne ! Comment voulez-vous que des jeunes gens s'enthousiasment ?

— Dites donc, s'exclama Philandre, dont l'agacement s'accroissait à vue d'œil, vous allez de plus en plus fort ! Alors il faudrait pour faire plaisir à vos jeunes freluquets...

— Il ne faut rien du tout, lui répondis-je. Il y a simplement que vous vous plaignez, vous — car remarquez bien ce c'est vous qui avez commencé ; — vous vous plaignez de ce que la jeunesse ne s'intéresse plus à votre politique ; et je vous répons : Si vous voulez qu'elle s'y intéresse, faites de la politique qui soit intéressante pour elle. Je ne vous reproche pas de faire des économies ; au contraire, je serais très heureux que vous en fassiez davantage ; mais, de grâce, n'allez pas exiger des jeunes gens qu'ils se passionnent sur l'équilibre des budgets ! Jamais on n'a vu des jeunes gens se passionner pour cette cause-là ! Et Dieu en soit loué, qu'il y ait encore de l'idéalisme dans le monde !... Si vous voulez entraîner les jeunes gens, proposez-leur une politique catholique, des réformes qui permettent à la foi catholique de s'épanouir plus librement ; la confection du programme ne sera pas difficile ; il n'y a que l'embaras du choix. Et vous verrez comme ils répondront ! Vous verrez les jeunes gardes se reformer et prospérer. Comprenez-le, ils veulent le règne du Christ, et la grandeur de la patrie par Lui... Mais pour faire des économies !

...Tenez, vous allez peut-être trouver ce propos scandaleux : si les jeunes gens, actuellement, manifestent tant d'indifférence et presque de mépris à l'égard du régime parlementaire, s'ils sont si facilement séduits par les théories qui rappellent le fascisme, c'est principalement pour ce motif, parce que le parlementarisme leur apparaît comme une discussion stérile sur des gros sous et des places à conserver, et que, ma foi, s'il ne s'agit que de mettre de l'ordre dans la caisse, ils aiment autant que l'on en charge un comptable intelligent, et ils ne voient pas à quoi il sert pour cela que nous allions tous déposer des bulletins dans des urnes après nous être agités comme des pantins pendant plusieurs semaines.

En somme, le parlementarisme a deux raisons d'être : il se justifie comme l'expression d'une lutte d'idées, lorsque deux idéals s'affrontent ; cela, ce sont les vraies luttes d'opinions ; et il se justifie aussi, lorsqu'il est un moyen d'empêcher le gouvernement de faire des dépenses désordonnées. Remarquez qu'historiquement le parlementarisme est presque toujours

apparu comme un moyen de contrôle des dépenses ; les autres droits des parlements sont sortis de celui-là : or, aujourd'hui, le parlementarisme est l'obstacle qui empêche... les économies !...

— Allez, allez, me dit Philandre rageur, démolissez toute la Constitution tant que vous y êtes !

— Ma foi ! lui répondis-je sans désespérer, car je m'étais emporté à mon tour, ma foi, tant que j'y suis, je dirai tout ! Eh bien, au fond là, entre nous, je crois que la Constitution ne passionne pas notre jeunesse, et qu'ils sont assez indifférents à ce qu'on la maintienne, 1830 ! c'est vieux, vous comprenez, tandis que le Christ, Lui, est vivant. Et je vous dirai plus : c'est que, de savoir si les grandes banques continueront à drainer l'argent du monde dans les poches de leurs dirigeants, ou si les ouvriers parviendront au contraire à tirer de leur côté la grosse part des bénéfices, cela les intéresse peut-être, mais ne les passionne pas encore ; ils ne verraient aucun inconvénient à ce qu'on laissât régler ces choses par des techniciens, assurément plus compétents que nos représentants ; non, ce qui passionne nos jeunes gens, c'est la vérité, c'est le salut que le Maître apporte, c'est de sauver le monde par la doctrine du salut. Si vous ne pouvez donner aucun aliment à ces nobles aspirations, je le regrette pour vous, mais je ne puis pas dire que ce soient eux qui aient tort...

Philandre s'arrêta brusquement, et je vis qu'il était tout rouge. Je m'arrêtai aussi et nous nous regardâmes un instant.

— Vous poussez le pays à sa ruine, me dit-il, avec une expression de souffrance véritable. Quoi ? vous voudriez que nous recommencions la lutte scolaire, et d'autres encore, quand nous avons tellement besoin de répit, quand nous ne pouvons pas gouverner sans les libéraux... Non, Monsieur l'abbé, si c'est là la formation que vous donnez à nos fils, vous faites une vilaine besogne, croyez-moi...

Sa douleur sincère m'émut à mon tour ; c'est un bon citoyen en somme que Philandre, et il se croit bon catholique. Pourtant, lorsqu'on est convaincu avoir raison, on ne peut pas céder. Je lui répondis donc aussi doucement que je le pus :

— Encore une fois, mon cher Monsieur, je ne veux rien, et je ne demande rien. C'est aux hommes politiques qu'il appartient de savoir ce qu'il est opportun de faire en ce moment. Mais je dois bien vous dire la vérité. Si vous estimez inopportun d'avoir une politique catholique, faites ce que vous estimez devoir faire, mais ne demandez pas à notre jeunesse qui, elle, est catholique, de s'enthousiasmer pour votre cause. Et si vous estimez devoir suivre une politique avant tout financière, faites-le, demandez aux financiers de s'y intéresser, mais, de grâce, pas aux jeunes gens...

Nous fîmes quelques pas en silence. Philandre gardait les yeux baissés.

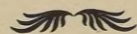
— C'est très grave, tout cela, dit-il enfin, comme pour lui-même.

— Très grave, répondis-je comme un écho.

Nos paroles étaient semblables, mais nos pensées s'opposaient.

Et j'ai idée que, parmi mes lecteurs, la plupart des hommes de quarante ans seront de l'avis de Philandre.

Abbé JACQUES LECLERCQ.



## “Le Paradis à l'ombre des épées,,

Parmi les critiques, il s'en trouve de débordés qui feuilletent hâtivement les ouvrages dont ils doivent rendre compte. Mais, il en est aussi de trop consciencieux, s'acharnant à disséquer, comprendre, réfuter certains livres en vers ou en prose qui mériteraient simplement le sort des partitions de musique.

Cherche-t-on un sens à la musique ? Si perspicace et zélé que vous l'imaginez, voyez-vous Monsieur Buisset découvrir, dans Chopin, des preuves de la non-existence de Dieu et des arguments en faveur de la crémation ?

Le *Paradis à l'ombre des épées* (1) est une de ces œuvres que j'aimerais voir traiter comme la musique. Dans les *Études* du 20 février, le Père de Grandmaison en a élaboré une savante et irréfutable réfutation intitulée : *La gloire du stade et la morale olympique*. C'est faire, ma foi, bien de l'honneur à un ouvrage que son auteur ne prendra plus au sérieux d'ici quelques années. Car, vous verrez, lecteur : Henry de Montherlant acquerra, quelque jour, ce bon sens et cette modestie intellectuelle dont nous avons déploré l'absence dans son roman *Le Songe* et qui, dans le présent livre, n'ont pas encore assez laissé de traces. Et alors, cet écrivain bien doué haussera les épaules quand des critiques ingénus viendront lui demander la clé de son *Paradis*; et, s'il le fait réimprimer dans ses œuvres complètes, ce sera pour ne rien laisser perdre et n'avoir point l'air de s'être moqué du monde en sa première jeunesse.

Appelez-vous Barrès, père spirituel de Montherlant, et la gêne qu'il dut ressentir, en ses vieux jours, d'avoir mystifié toute une génération par les obscurs et orgueilleux bouquins de ses débuts. Songez aussi à la confusion des critiques qui perdirent une part de leur renom et, peut-être, de leurs cheveux, à faire l'exégèse de ces gégaiements confus et à en tirer des pronostics et des doctrines également caducs.

Il faut dire les choses comme elles sont. Henry de Montherlant chantera, peut-être, un jour, quelque beau chant nouveau de nature à ravir et à entraîner les meilleurs de ses contemporains. Nous en conviendrons alors aussitôt qu'on voudra. Mais, en attendant, il s'amuse, il musarde, il construit de petites idéologies pompieuses et fragiles qui ne devraient en imposer qu'aux écoliers. J'admire bien volontiers les beaux passages de sa partition nouvelle; je remarquerai seulement qu'ils sont un peu moins fréquents qu'en la précédente. Le livre est, à la vérité, moins gros et moins soigné. Et puis, comment vouloir qu'un homme, doué pour le chant et l'éloquence, fasse carrière dans la philosophie et l'histoire des dogmes ?

Au reste, c'est justice et plaisir de reconnaître combien l'auteur a progressé en moralité et en bon sens. S'il continue dans cette direction, il trouvera sûrement moyen de réaliser la haute prédestination littéraire et humaine pour laquelle il semble fait. Pourvu qu'il ne reste pas en route !

\* \* \*

Le *Paradis* comporte quatre chapitres : *Tibre et Oronte* ; *La Gloire du Stade* ; *Mademoiselle de Plémour* et *La Leçon de Football dans un Parc*.

C'est dans *Tibre et Oronte* qu'on trouve le plus de ces généralisations hâtives auxquelles j'accorderais volontiers l'attention superficielle que mérite un morceau de musique.

Voici, lecteur, la ritournelle fondamentale, si cela vous intéresse : « Deux philosophies se disputent le monde, où elles ont tour à tour installé leur empire. L'une, féminine dans son génie, est fondée sur l'invérifiable... c'est dire assez qu'elle tend à négliger le corps. Née en Orient, comme les mirages, et accouplée avec l'un d'eux, elle a enfanté l'utopie qui a enfanté le désordre. Alexandrinisme, messianisme, christianisme, Réforme, Révolution française, romantisme... et ses sous-produits, bolchévisme enfin, voilà de ses génératures. Sur son sceau est gravé un cœur. L'autre, virile, est fondée sur la nature et la raison : esprit et corps... Elle a atteint son expression la plus

complète dans la Rome antique, après la conquête de la Grèce. Elle a inspiré le catholicisme romain, la Renaissance, le classicisme, les nationalismes... »

La première de ces philosophies est celle de l'Oronte ; la seconde inspire la force et légitime le sport, c'est celle du Tibre. Je veux bien, moi. Maintenant, s'il vous plaît d'indiquer par là, cher confrère, vos préférences en faveur d'une doctrine qui concilie la chair et l'esprit : je vous comprends bien, beaucoup partagent vos goûts, et vous chantiez déjà ce refrain dans le *Songe* ; mais, je ne pourrai que vous renvoyer à l'Évangile. Ces questions ont été, dans ce livre, envisagées et résolues. Jésus voulait qu'on prit soin de l'âme même aux dépens du corps et des biceps ; il commandait aux siens de s'arracher un œil plutôt que de compromettre son salut. Ce langage est certes métaphorique, mais il n'en situe pas moins les choses à leur plan respectif.

En cas de désaccord avec l'Évangile, je donne aussitôt tort au *Paradis*, au *Songe* et à toutes les inventions du génie poétique de Montherlant. Évidemment ! Si maintenant cet auteur témoignait une culture universelle et une vraie connaissance de l'histoire des philosophies, je m'arrêterais plus longuement à percer le mystère de ses oracles et tâcherais de montrer par où ils clochent. Mais, Henry de Montherlant a réfléchi à ces hauts problèmes entre deux trains et je ne vais pas battre en brèche ce que lui-même renversera sans doute à la prochaine saison.

Il n'a, d'ailleurs, pas fini d'écrire qu'il se hâte de se donner tort, et d'avertir le lecteur qu'il ne faut pas prendre tout cela au pied de la lettre. « Ces simplifications valent ce que valent toutes les simplifications, qu'on les appelle ou non idées générales, et j'avoue bien volontiers, dit-il, qu'il n'est pas une opinion sur le monde à laquelle je ne préfère le monde. » Ah, tant mieux ! Et c'est cette heureuse disposition d'esprit qui ramènera notre écrivain à l'interprétation chrétienne et traditionnelle du monde. D'ici là, que les jeunes gens, trop prompts à s'éprendre de ce qui paraît neuf et exceptionnel, prennent bien garde de ne point lâcher la proie pour l'ombre et de ne point accorder leur confiance au Montherlant de 1924. Il a soin de les prévenir, lui-même, de la déception où ils s'exposeraient. S'il écrit, ce n'est pas précisément qu'il ait à dire des choses précises et cohérentes ; il écrit pour écrire, sachant qu'il le fait fort bien. « Je ne suis pas d'accord, avoue-t-il, avec mes moi-même qui se succèdent ; comment pourrais-je le rester avec ceux des autres ? Sans cesse je nourris ce qui me récusera. Si j'avais un peu de conscience, je poserais cette plume dérisoire, qui par mot trace une rature, et je m'embarquerais sur ce Styx des vivants qu'est le silence pour lequel je suis né. » Pour nous, nous ne souhaitons pas la mort du pécheur ni son silence, mais qu'il vive et surtout qu'il parle sensément, s'il veut parler.

La *Gloire du Stade* est un chant en l'honneur de Peyrony, surnommé Dents de Chien, garçon de quinze ans, grand amateur de football.

Peyrony trouve, dans le sport, ce dont il manque au foyer : la source d'une saine exaltation et d'une foule d'autres vertus. « Entre son père, chez qui de très grosses affaires ont séché jusqu'à la dernière goutte d'humanité, sa mère, qui est un pauvre singe inconscient, et sa sœur aînée, qui est une buse, Dents de Chien représente la raison... Il n'est pas un homme intelligent et un peu sensible qui, ayant vécu deux jours sous ce toit, ne reconnaisse que tout ce qui s'y trouve de sagesse est dans ce garçon de quinze ans. »

Qu'est-ce donc qui se passe dans la famille de Peyrony ? « Cette maison, c'est la maison à l'envers. M. Peyrony ferme les yeux, usé jusqu'aux nerfs par « Commission-Exportation » et qui tomberait de force s'il lui fallait encore lutter avec les siens. Ne l'accusez pas de mal connaître son fils ; cela ne rapporte pas, d'être père, et M. Peyrony, mort dans la vie, ne peut plus faire autre chose que gagner de l'argent... Sa femme le voit et gémit. Contre la cherté de la vie, objet unique de sa conversation et de sa pensée, tout ce que tente M<sup>me</sup> Peyrony, c'est d'oublier dans les tramways de payer sa place... » La jeune fille danse et lit de mauvais livres. « La cage des hamadryas, au Jardin d'Acclimatation, est un lieu plus saint... qu'un tel foyer, et je dormirais avec plus d'abandon dans l'autre du fourmilier tamarois que sous le toit de cette famille de braves gens. Car ce sont des braves gens, et l'on ne voit pas quel commandement du décalogue permettrait de les atteindre pour leur interdire une éternité de bonheur dans ce paradis où Marc-Aurèle n'est pas. »

Quant au jeune Peyrony, il s'échappe aussi souvent qu'il peut de cette maison, où il étouffe, pour aller jouer au foot ball. Ce jeu le

(1) HENRY DE MONTERLANT, *Le Paradis à l'ombre des épées*. Paris, Bernard Grasset, 1924.

distrait, l'occupe, l'enivre. Il ne néglige point, pour cela, ses études ; il fortifie son corps, il s'accoutume à l'initiative et au commandement et fréquente beaucoup Montherlant. Cette fréquentation est peut-être le moyen par lequel il se corrigera de son défaut dominant, né de la pratique du sport. Car, « Peyrony a un défaut. Et, mon Dieu, ce n'est pas si déplaisant. Mais il faut à l'égoïsme toute une éducation qui manque au sien. Il répugne à se gêner ; le monde va si ses affaires vont ; je le crois incapable d'entrer dans la souffrance, voire dans le souci d'autrui. C'est un compagnon pour la bonne fortune et l'aventure. »

Un point sur lequel il serait encore à reprendre, c'est la chasteté. Il semble trop chaste et trop dur, au gré de M. de Montherlant. Ça lui passera, hélas ! pour peu qu'il continue de philosopher en compagnie de l'auteur du *Songe*.

Les entretiens des deux amis contiennent une foule de sottises, proférées religieusement comme des psaumes, et des aphorismes où il ne serait pas malaisé de trouver une bonne mystique du sport. Mais, il faudrait, pour cela, réduire de beaucoup toutes les outrances verbales de l'auteur et ajouter ce que lui-même oublie : les règles d'une discipline parallèle de l'âme.

Je touche ici à ce qui fait la grande faiblesse idéologique de M. de Montherlant. Cet écrivain catholique ne connaît point l'âme. Il croit au corps, à sa patrie, et il va aux vêpres. « J'ai interrompu d'écrire ces pages pour aller à Vêpres... et, tandis que je suivais l'office, le souvenir m'est revenu d'une minute... où, sur une partie de football que je jouais, l'angelus d'un clocher lointain vint à passer. »

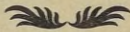
Ce n'est pas tout d'aller à vêpres ; ce n'est même pas assez d'aller à la messe. Il faut y assister avec humilité et le désir de devenir simple. Il conviendrait surtout d'être attentif au sermon, de s'attacher à écouter le prédicateur et d'entrer ainsi peu à peu dans la compréhension de l'Évangile oublié.

Alors, tout irait mieux.

J'ai idée que les choses, dès ce moment, se remettront d'elles-mêmes à leur plan. Le culte du sport et de la force apparaîtra comme insuffisant s'il reste seul. Les petites gens, occupés à gagner leur vie et à faire leur salut, seront réintégrés dans l'estime des amateurs de football. L'on ne traitera plus de « singe », cette pauvre madame Peyrony dont le plus grand crime est d'avoir circulé gratis en tramway. Elle est, tout de même, cette bourgeoise, la mère de son fils ; elle l'a élevé, elle soigne ses rhumes, elle a déjà souvent pleuré en sa vie. Et si monsieur Peyrony ne gagnait pas d'argent, Dents de Chien n'aurait pas le moyen de s'acheter des souliers de sport et d'aller perdre son temps en bavardages avec M. de Montherlant.

Je dis bien : perdre son temps. Bavardage. Musique.

OMER ENGLEBERT.



On s'abonne

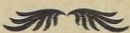
à

La revue catholique  
des idées et des faits

Un an 25 francs ; six mois 15 francs

Numéros spécimens sur demande

81, Rue de l'Abbaye, Bruxelles



## Souvenirs sensationnels

Tout le monde écrit ses Souvenirs ou ses mémoires aujourd'hui ; les deux hémisphères en sont inondés. Il y en a de tous genres et de toute qualité : de maréchaux, de généraux, de diplomates, d'hommes d'État, d'hommes de lettres. Il y a aussi le menu fretin.

C'est dans cette catégorie-là que je rangerai le Comte Léon Tolstoï... Je crois surprendre un mouvement d'ébahissement sinon de révolte chez mes lecteurs... Détrompez-vous, Madame, Monsieur : je n'aurais pas, cela va sans dire, parlé sur ce ton du grand écrivain, décédé il y a treize ans. Il ne s'agit que de son fils : l'ainé de ses nombreux fils. Il lui est déjà arrivé de noircir du papier. Il en noircit encore. Pour... Pour nous narrer ses « Souvenirs sur le Tsar Nicolas II » (1).

Combien de gens qui, en voyant le titre de l'article doublé du nom de l'auteur, auront sauté dessus ! J'en ai fait de même. Je ne le regrette pas. Mais c'est à un point de vue spécial : celui de l'humour pur dont il m'arrive d'être friand, surtout quand c'est de l'humour inconscient.

Le Comte Tolstoï a rencontré, nous dit-il, le défunt souverain cinq ou six fois. Voyons ces rencontres :

Nicolas II entreprenant comme « Grand-Duc héritier » son voyage en Extrême-Orient et traversant « d'abord » la Russie Orientale et la Sibérie pour se rendre de là au Japon, puis en Chine et aux Indes (erreur manifeste, mon cher Comte : Nicolas II commença par les Indes et revint de là en Russie via Chine, Japon et Sibérie), le Comte Tolstoï et son frère aîné allèrent l'attendre dans un grand village qu'il devait traverser près de Bouzoulouk. Arrivés, Nicolas II et sa suite se rendirent dans l'église du village où un *Te Deum* fut célébré. Sortant de l'église, Nicolas II « considéra d'un œil surpris » le Comte Tolstoï qui seul dans l'assistance portait l'uniforme d'étudiant — et partit « en saluant le peuple ».

Le Comte quitta le village « avec déception et tristesse », se disant : « Pourquoi n'a-t-il pas voulu me remarquer plus qu'il n'a fait ? ! »

Seconde rencontre : à Moscou, lors des fêtes du Couronnement. Se promenant un jour sur un « joli petit cheval de selle » qu'il venait d'acheter, Tolstoï croise le couple impérial en voiture découverte. Quand cette voiture « fut à deux pas de mon cheval, je saluai le Tsar. Il me regarda avec surprise, sourit à peine et me rendit mon salut. Puis... il dit quelque chose à l'Impératrice ».

Et ce fut tout.

Troisième rencontre. « A un concert composé exclusivement de musique religieuse », Tolstoï contemple de son fauteuil le Tsar « très pâle, triste et indifférent » et se livre à cette occasion à des réflexions pessimistes.

Et c'est encore tout.

Dernière rencontre pendant la Grande Guerre. La situation économique du pays préoccupant vivement Tolstoï, il rédige là-dessus un mémoire, puis se rend à Mohileff, au Grand Quartier Général, pour remettre ce mémoire au Tsar. Un ancien

(1) *Revue Bloue* du 16 février 1924.

camarade d'école de Tolstoï, le Comte Scheremetieff, était dans la suite du Tsar : il habitait, nous dit notre auteur, à l'Hôtel de France « avec le prince polonais Comte Zamoyski » (*sic!*). Malgré le Comte Scheremetieff, Tolstoï ne fut pas reçu, mais eut la consolation d'entendre par trois fois de la bouche de Scheremetieff que l'Empereur « s'excusait » de ne pas le recevoir. Dans la rue il se heurta à Nicolas II se promenant en voiture découverte, accompagné de son fils Alexis. Il « était pâle, fatigué et inquiet », et ne remarqua pas Tolstoï.

Voilà pour quatre des « rencontres » sur les cinq !!

Pourtant n'exagérons rien. Il arriva effectivement un jour à l'auteur d'être reçu par le Souverain et d'avoir un entretien avec lui. C'était après la guerre russo-japonaise. Tolstoï avait adressé à Nicolas II une lettre, lui recommandant, pour tirer la Russie de l'imbroglio dans lequel elle se trouvait empêtrée à la suite de ses défaites et des troubles qui avaient surgi en conséquence, une forme de représentation nationale connue dans l'histoire de Russie d'avant Pierre le Grand sous le nom de *Zemsky Sobor*. L'Empereur le fit venir. Tolstoï insista longuement en faveur de son *Zemsky Sobor* ; l'Empereur lui dit qu'il voulait octroyer au pays une « Douma », « dans une sprit russe ». Il demanda à Tolstoï s'il fumait, s'il était végétarien comme son père (l'auteur constate qu'il parlait de ces questions avec plus d'intérêt « que du futur parlement ») ; puis, comme Tolstoï se mit à lui décrire le régime qu'il suivait, Nicolas II lui « coupa la parole » soudain pour lui demander s'il aimait la Suède. Notre auteur en raffolait à cette date ; aussi s'empressa-t-il d'en faire le panégyrique. Puis, un bruit s'étant fait entendre derrière la porte et le Tsar s'étant levé, Tolstoï comprit que l'audience était finie et se retira.

Selon l'autorisation que Nicolas II lui en avait donnée, dit-il, il lui écrivit par la suite assez souvent. Quelquefois, affirme-t-il, il avait la satisfaction de voir après ses lettres qu'on faisait à peu près ce qu'il conseillait : c'est ainsi qu'ayant prié dans une de ses missives Nicolas II d'éloigner Raspoutine, le célèbre et néfaste moujik partait pour la Sibérie peu après. *Propter hoc ?*... Hélas ! n'en déplaise à l'auteur, ce n'était, je le crains bien, que du très vulgaire *post hoc* : en effet, Raspoutine ne tardait pas à revenir pour rester à Petrograd et à Tsarskoï Sélo jusqu'à sa mort.

Une autre fois, sous l'influence d'impressions qu'il avait rapportées de Scandinavie, Tolstoï envoya à Nicolas II une longue lettre lui proposant de « réformer » l'Église Russe. La « réforme » avait des allures plutôt radicales : traduction des offices religieux du slavon en langue russe, « simplification » des sacrements (?), etc. Cette fois, l'auteur nous avoue lui-même qu'il ne fut guère écouté. Nouveau Luther orthodoxe au petit pied, il paraît même avoir « indigné » le très dévot Empereur.

Il s'en console en nous affirmant que le manifeste impérial d'octobre 1905, par lequel Nicolas II octroyait à la Russie la constitution, s'inspirait évidemment de son ouvrage à lui, Tolstoï, intitulé « La Suède contemporaine », ouvrage que le Tsar aurait lu « avec attention ». Car il est question dans cet ouvrage de cinq libertés politiques : or ces cinq libertés politiques (1) figurent dans ledit manifeste « presque mot pour mot ». Que voulez-vous donc de plus ?

On le voit : le Comte tient à avoir joué le rôle de la mouche du coche. Je le laisse à d'aussi douces et flatteuses illusions.

Puisque — selon la formule bien connue — : cela ne me coûte rien et cela lui fait tant plaisir !

Seulement... seulement : quand on a l'honneur de porter un nom et un prénom comme les siens, on devrait vraiment manier la plume avec plus de réserve... Comment qualifier ce genre de littérature : manie des grandeurs ? graphomanie ? Il est vrai que, puisqu'il se trouve une revue pour l'imprimer à la place d'honneur, pourquoi se gênerait-il ?... Rendons toutefois au Comte justice à un point de vue : ses « Souvenirs » représentent quelque chose d'absolument insignifiant ; quelque chose qui manque d'intérêt (mais non de prétentions !) à un point que cela en devient tout à fait drôle ; mais au moins l'auteur a-t-il été strictement véridique. Avec une candeur naïve au point de désarmer la critique, il nous a narré — le néant. Il n'a rien corsé. Et, malgré la tentation, il s'est louablement abstenu de servir à la *Revue Bleue* — un conte bleu.

Comte PEROVSKY.



## Le Triomphe de Saint Thomas

Pour illustrer les fêtes organisées à Liège en l'honneur de Saint Thomas d'Aquin, les Pères Dominicains et le Comité des fêtes prièrent Henri Ghéon de leur écrire une pièce sur le *Docteur commun*. L'entreprise était paradoxale. Il ne semblait vraiment pas y avoir matière à théâtre dans la vie du grand boeuf muet de Sicile. Mais Saint Thomas, c'est la vérité philosophique et théologique. Et ce qui est formidablement dramatique, c'est l'élaboration de la *philosophia perennis*, son épanouissement, sa grandeur en Thomas d'Aquin, ses chutes et ses relèvements, au long des siècles, dans les serviteurs faillibles de la vérité, et l'âpre conflit de doctrines qui s'est noué autour d'elle depuis que la voix inspirée et providentielle des Papes lui a rendu un magnifique lustre d'actualité.

Éftrayé et tenté, sans aucune confiance en lui-même, l'auteur du *Pauvre sous l'escalier* s'est donc mis à la composition d'un *Triomphe de Saint Thomas* « à la manière des vieux âges », destiné, certes, au peuple fidèle, à qui il a entrepris — on le sait du reste — de rendre un théâtre digne de sa vocation royale, mais destiné seulement à l'élite intellectuelle de ce peuple. L'occasion l'a singulièrement servi.

\* \* \*

La toile se lève sur une scène sans décor, divisée transversalement en deux parties par un rideau uni. Un appariteur, encadré par deux hérauts porte-trompette, annonce l'ouverture du *Triomphe* et énumère les titres incomparables du saint Docteur. Le rideau, qui est censé séparer notre monde de luttés et de peines de l'enceinte sacrée, s'ouvre et le maître-autel d'une cathédrale apparaît, avec le tabernacle, la croix et la lampe allumée signifiant la Présence divine : sur les marches, debout, à droite, l'Église parle, une couronne à créneaux en tête, une corbeille de fleurs et de fruits d'or dans les mains. La troupe auguste et somptueuse des Pères l'environne.

En vers d'une ferveur pressante, elle les supplie de joindre leur prière à la sienne pour obtenir du Tout-Puissant le Docteur qui fondera définitivement la science philosophique et théologique. C'est Saint Augustin qui lui répond pour tous et qui désigne le prédestiné : Thomas d'Aquin. Tous ensemble ils chantent le *Veni creator*, et le rideau se referme.

(1) De conscience, de parole, de réunion, d'association et individuelle.

Alors Lucifer paraît, frémissant de haine, acharné à la perte du jeune homme. Deux démons, Orgueil de la vie et Concupiscence, lui font rapport sur leurs furieuses et vaines tentatives de séduction. Thomas les a vaincus par son humilité, sa fermeté et sa chasteté confirmée à jamais. Désormais, c'est par l'esprit seul qu'il reste vulnérable. Lucifer ne renonce pas pour autant à la lutte, au contraire. Orgueil de vie deviendra sa Foi, une fausse foi, Concupiscence sa Raison, une fausse raison, toutes les deux folles, et elles se battront dans son âme. Les voici masquées, qui assaillent Thomas qui s'avance en méditant sur Dieu, la nature et l'homme. Elles s'efforcent de le séduire et de le diviser jusqu'au cœur.

Thomas les écoutera sans mot dire et ne déploiera pas une dialectique compliquée pour leur répondre. Il recourra simplement à Sens commun qui, depuis un moment, se tient, goguenard, dans un coin, l'oreille ouverte aux propos insidieux des démons, sous les traits aimables d'un jeune garçon de quinze ans très éveillé. Sens commun suggère au Dominicain de soumettre d'abord les deux raisonnements à l'épreuve du signe de croix. Thomas se signe simplement et les deux démons démasqués se sauvent en glapissant. Alors les vraies Foi et Raison s'avancent, l'une sur l'autre appuyées comme deux sœurs, affirmant leur commune origine et leur étroite harmonie.

Foi convie frère Thomas à tremper son esprit, pour le rectifier et l'affermir, dans le bain sacré de l'oraison. Et, par le rideau rouvert, elle entraîne Thomas qui tient Raison par la main, vers l'autel, où se tiennent l'Église et les Pères, tandis que Sens commun se prosterne dans son coin. A deux genoux devant le tabernacle, le saint religieux laisse monter vers Dieu la belle prière avant l'étude qu'il a composée (1). Puis, tous entonnent le *Tantum ergo*. Thomas se lève, Foi l'embrasse et le confie à Raison qui redescend avec lui vers le monde où la Vérité ne connaît pas de repos.

\* \* \*

Raison fait assister Thomas au drame de la connaissance, qui remplit le deuxième tableau tout entier.

L'appareteur annonce successivement Héraclite d'Ephèse, Parménide d'Elée, maître Platon d'Égine, maître Aristote de Stagyre. Sens commun a le droit d'opiner. Il ne s'en privera pas.

Héraclite affirme que l'écoulement universel des êtres est la seule réalité. Il cherche l'être, dit-il, et ne peut le trouver qu'à condition de ne le trouver point. Sur quoi, Sens commun déclare qu'il est fou. Parménide affirme catégoriquement que l'être est et que le non-être n'est pas, non sans avoir, au préalable, quelque peu déliré. Sur quoi, Sens commun déclare que celui-ci est fou aussi, mais moins que l'autre, et il ajoute, anachroniquement, que cette lapalissade : l'être est, le non-être n'est pas — est de son goût. Grande vérité, petit, — réplique Raison. Ces deux philosophes ne regardent chacun qu'un seul côté des choses : l'un ce qui passe, l'autre ce qui reste.

C'est le grand Aristote qui tirera de chacun ce qu'il a de bon, et les conciliera dans un système haut et puissant, capable d'embrasser tout le vrai. Le voilà qui entre — sur un thème d'Iphigénie de Gluck — en devisant respectueusement avec Platon, dont la noble figure méditative s'incline sur une barbe de fleuve d'un blanc d'argent.

Aristote — *magis amica Veritas* — réfute d'abord Platon et sa fable de la caverne. Avec un grand souci de ne rien détruire de valable, le Stagyrite affirme l'existence de la *matière*, mais de la *forme*, et leur union substantielle; et de l'*acte*, mais de la *puissance*, et le passage de celui-ci à celui-là, d'où naît le mouvement des créatures. S'accrochant d'abord solidement à la terre par les sens et la raison discursive, qui affirme et qui élimine et ne se rend qu'à l'évidence logique, il ne tarde pas à rejoindre Platon dans son ciel, au long de l'échelle des êtres qui tendent vers une perfection toujours plus haute, vers l'être de moins en moins mêlé de non-être, jusqu'à l'immobile et l'un, suprême Idée, suprême Être, suprême Cause, l'Acte pur, Dieu.

Cette magnifique leçon où Platon reconnaît en Aristote son maître, c'est frère Thomas qui, rompant le long silence de son attention bandée, et tout frémissant d'ivresse intellectuelle, la couronne. Avec la force souveraine du génie assisté, il assigne à chaque ordre sa place, il établit l'exacte hiérarchie des êtres : en bas, l'univers matériel, esclave; puis l'homme, comme posé entre deux mondes, entre les esprits et les corps, libre et sujet; puis, les formes séparées et purement spiri-

tuelles; enfin, « au sommet de la chaîne des causes, le non-mêlé, le non-causé, l'immuable divinité où tout est suspendu, où tout aspire et que la joie parfaite serait de contempler ».

La sagesse antique et la sagesse chrétienne vont commémurer, frère Thomas va embrasser Aristote, lorsque, vociférant, la troupe des docteurs arabes se jette entre les deux. « Mensonge! mensonge! mensonge! Le Dieu d'Aristote est à nous!... » Averroès, arrogant, parle pour tous. Mais Aristote, dont il invoque témérairement l'autorité, donne humblement raison à frère Thomas dont une seule et lumineuse distinction entre attribut et cause a suffi pour mettre à mal l'orgueilleux, tout plein de son faible argument d'autorité massivement appliqué. Sens commun, qui applaudit bruyamment, expulse les docteurs arabes.

Reprenant son discours, frère Thomas, qui s'élève, d'un sublime vol de l'esprit, vers les cimes suprêmes, découvre aux deux Antiques les perspectives infinies de la Révélation et de l'Amour divin, clé de voûte du savoir. Puis, il se détourne pour accueillir les nouveaux docteurs, les nouveaux sages, Saint Paul et Saint Augustin qui entrent, le glaive et la croix au poing, soutenant ensemble le Livre Saint devant lequel Thomas s'agenouille et se prosterne jusqu'à terre. Relevé, il annonce son dessein d'écrire la Somme théologique, dont il trace le plan en traits splendides. « En ce labeur qui passe les forces humaines, je ne compte pour rien sur moi. » Sur ces dernières paroles, entrent Raison et Foi; suivi de l'Apôtre des Gentils et de l'Évêque d'Hippone, Thomas s'avance vers l'autel où l'Église et les Pères l'attendent, pose un moment sa tête contre le tabernacle et s'assied sur une des marches. Sens commun lui apporte un énorme livre aux pages blanches sur lequel il écrira la Somme. Foi reçoit de Saint Paul et de Saint Augustin les Écritures qu'elle tient ouvertes, à genoux à sa gauche, sous ses yeux. Raison, assise à sa droite et penchée sur son épaule, surveille son travail. Sens commun lui présente l'écritoire. Frère Thomas écrit. Une musique à caractère scolastique décrit sa courbe. L'appareteur exalte en vers d'une gravité émouvante, d'un pathétique très élevé, l'innimitable héros de la vie de charité dans la vie intellectuelle Soudain, tout s'arrête. La main du Saint reste en suspens comme son esprit. Dieu l'a ravi dans l'estase.

Quand il redescend sur la terre, il veut qu'on brûle son œuvre, qui n'a pas plus de prix à ses yeux, désormais, qu'une poignée de paille sèche. Mais Raison, Foi, Sens commun se liguent pour l'y faire renoncer. Alors, frère Thomas s'agenouille, abîmé dans l'humilité, l'obéissance et l'amour, il offre à Dieu son ouvrage. La voix de Dieu lui parle : « Thomas, Thomas, tu as bien écrit de moi, ô Thomas! » L'Église reçoit la Somme et embrasse saint Thomas.

\* \* \*

Maintenant, il est mort et le voici, dans la pénombre, où pleure le chant poignant du *Miserere*, couché le long de l'autel, dans son froc blanc et noir. L'Église, la tête ceinte d'une couronne d'épines, se lamente sur les ravages effrayants de l'erreur et de la malice et sur l'insuffisance mortelle des défenseurs de la Vérité qui ont stérilisé ou délaissé la doctrine de saint Thomas d'Aquin. Le rideau se referme.

Dans la nuit devenue plus profonde, l'Homme moderne paraît, une pauvre lanterne au poing, tâtonnant, avec Sens commun qui regimbe sur les talons. Il a laissé successivement derrière lui Foi et Raison. Il cherche la Vérité. Il est ridicule et pitoyable. C'est un homme à peu près fini, que le Démon grette dans son coin, sous les traits d'un professeur de philosophie tout ce qu'il y a de plus « copurlic ». Après une vibrante profession de foi de l'éminent professeur à la lumière qui vient de la raison strictement personnelle, et une prostration rituelle du trio devant la lanterne de l'Homme moderne, Lucifer-Professeur offre à celui-ci de choisir parmi les « vérités » qu'il va avoir l'honneur et l'avantage de faire défilé et évoluer sous ses yeux. Un coup de fouet, un appel impérieux de barnum, et le Doute universel — un corps grêle surmonté d'un énorme œuf blanc, avec un point d'interrogation monstrueux pour figure, fait son effarant apparition. Et c'est tout un cirque de monstres-vérités qui envahit la scène, illustrant fantastiquement (au grand effroi et hilarité de Sens commun) le boniment de plus en plus étourdissant et pressant, du Professeur diabolique : la Raison pure, la Raison pratique, l'Égoïsme transcendantal, l'Absolu-d'où-tout-sort, l'Idée-en-devenir, le Monisme — hideux dragon en forme de ver polypode et bigarré, long de plusieurs mètres, qui rugit affreusement — le Jaillissement perceptuel (« Envoyez! Envoyez! Ouvrez les cages! »), le Scientisme, l'Agnos-

(1) Et dont le Saint-Père Pie XI recommande instamment la récitation.

ticisme, un Pragmatisme américain et bourru, inondent la scène comme le déluge des grandes eaux. L'Homme moderne qui a dû tout examiner, tout tâter, n'en peut plus. Tout à coup, dans l'obscurité grouillante, d'horribles cris éclatent, la clameur panique d'un dément qui se proclame roi, empereur, Dieu (« Zarathoustra ! Zarathoustra ! ») dont la voix s'étrangle en râle, assassinée. La foule des monstres hurle à la mort. Sens commun est terrifié et sanglote, désespérant de tirer jamais de ce coupe-gorge avec son maître, qui n'a même plus le courage de se plaindre et qui s'efforce en vain de consoler l'enfant. « Monsieur ?... Vous m'entendez ? Je voudrais être tout petit... Oui... revenir au temps où je faisais avec vous ma prière... » Moment pathétique, où la source des larmes s'est ouverte dans l'âme frêle. O défaite, ô malédiction ! la clarté plus grande qui s'est faite c'est pour auréoler l'entrée du Moder... (chut !...) d'un abbé sémitlant et onctueux, dont l'esprit éclairé et le cœur sensible vont s'employer — de quelle répugnante ardeur — à convaincre l'Homme moderne et son serviteur Sens commun de la possibilité de concilier le Christianisme et toutes ces vérités dont quelques-unes à peine, trop tapageuses, sont à écarter... momentanément.

Il va réussir. Mais l'heure d'En-Haut a sonné. Le rideau s'ouvre. L'Église, parlant avec autorité, réveille Thomas. Elle a besoin de lui pour sauver l'intelligence humaine en perte. Le Docteur commun se redresse, les monstres reculent devant la lumière revenue en grondant et en lançant l'injure, et rentrent dans leurs ténèbres. Thomas, sa Somme ouverte sur sa poitrine, s'avance et articule solennellement les anathèmes de l'Encyclique *Pascendi*. Il fixe alors à Sens commun, puis à Raison, et à Foi elle-même les bornes de leur domaine propre. Il relève et attire à lui l'Homme moderne dont les yeux se sont dessillés et qui s'est prosterné humblement et repentant. Tous cîmble, sous la conduite du Saint, se dirigent vers le sanctuaire où l'Église — qui a échangé sa couronne de douleur contre une couronne de gloire — accueille le plus grand de ses Docteurs. Le Saint intercede à genoux pour la pauvre brebis égarée et retrouvée. Le cortège des Pères rentre et des fanfares éclatent. Saint Thomas bénit largement l'Homme moderne et Sens commun qui pénètrent dans le sanctuaire et s'agenouillent fervemment, cependant que Foi et Raison asseyent le triomphateur sur un trône d'or ; puis, avec l'Église, les deux sœurs en l'esprit tirent la leçon du drame et toutes les trois elles chantent, en magnifiques strophes alternées, le Triomphe de Saint Thomas.

\* \* \*

Il y a plusieurs siècles, que rien d'approchant n'avait paru sur la scène. Comment croire intéresser avec une action presque purement intellectuelle et spirituelle ? Et pourtant, Henri Ghéon, qui a trouvé dans la ferveur de sa foi de converti l'audace de le tenter, a superbement réussi, son grand, son très grand talent aidant.

C'est l'homme complet, parachevé — nature et surnature — qu'il joue dans son *Triomphe*. Les grandeurs, les beautés qui y abondent, c'est principalement de la doctrine et de la Charité qu'elles sortent. L'intérêt dramatique surprenant qui nous entraîne de bout en bout de l'ouvrage, c'est de l'opposition tragique — et parfois bouffonne — du vrai et du faux qu'il jaillit. Ce *Triomphe*, c'est en quelque sorte le drame de la vérité suprême dans l'intelligence des hommes projeté en raccourci sur la scène, le raccourci de vingt-cinq siècles. On y voit les philosophies marquées au coin du sens propre (ce qui, pour une philosophie, est le signe suspect par excellence, puisque le sens propre, par définition, est le contraire du sens commun, fondement immuable de la vérité philosophique), se confrontant avec la philosophie de l'être et faisant éclater, tour à tour, leur inanité, leur absurdité et leur malfeasance. Chacune sert ainsi de repoussoir à une face lumineuse du Vrai bienfaisant et sauveur.

Quatre grands éléments font la richesse de l'œuvre. Hiérarchiquement, l'élément religieux et l'élément intellectuel, qui prédominent souverainement, comme il convient, l'élément pathétique qui ne paraît avec force que sur un point, on l'a vu, mais pour s'enfoncer dans le cœur comme une épine longue et prompte, et l'élément comique, aristophanesque, qui rehausse les trois autres, en tempère et en équilibre le jeu. L'ouvrage entier fait penser à une tapisserie de haute lice, où se marieraient haute raison, gaîté drue, lyrisme ailé, émotion profonde et splendeur sacrée.

Il est extrêmement remarquable — toute question de don mise à part — que c'est seulement dans un dramaturge véritablement chrétien que l'on peut voir cohabiter ces quatre éléments qui sont essentiels dans l'homme, sans discordance ni confusion, sans nébulosité

ni bassesse. L'humanisme est une plante rare qui ne se développe parfaitement et ne porte ses plus beaux fruits que dans le pur rayonnement de l'Homme-Dieu.

Si l'on se figure ajouté à ces richesses et à ces beautés l'appoint de la ligne et de la couleur — qui faisait crier à la reconstitution de tableaux célèbres — et de la musique instrumentale et vocale, on comprendra la surprise admirative de la plus grande partie d'un public heureusement décontenancé.

Je crois que Henri Ghéon, avec son *Triomphe de Saint Thomas*, s'est ouvert une voie nouvelle à lui-même et probablement aussi au théâtre chrétien qu'il travaille à restaurer. Ni les Tragiques grecs — à qui le *Triomphe* fait le plus penser par son atmosphère religieuse et l'absence d'intrigue romanesque — ni Shakespeare — qu'il rappelle par sa fantaisie audacieuse avoisinant le défi, son ironie, sa poésie diffuse et sa puissance de chant — ni le Goethe de *Faust* — à qui sa préoccupation philosophique s'apparente — ni antiques, ni modernes n'ont pu et, j'y insiste, pour des raisons d'ordre strictement spirituel, nouer en faisceau, conjointre dans une union organique ces quatre éléments fondamentaux humains. Autrement dit, aucun d'eux n'est catholique. Il faut un artiste de Jésus pour savoir, sans confusion ni omission, ce qu'il y a dans l'homme. Maintenant, que des grands génies viennent, des Eschyle, des Shakespeare, des Goethe marchant dans les chemins de la sainteté, et nous aurons, dans cette voie dramatique où s'avance le *Triomphe de Saint Thomas*, des chefs-d'œuvre d'une beauté à peine soupçonnée, ceux-là mêmes que les meilleures parties du théâtre de Claudel et de Ghéon nous font pressentir.

Des critiques ont été faites à l'ouvrage. Pas d'intrigue et trop documentaire, m'a dit un homme moyen, cultivé et incroyant. Une œuvre de cette conception, qui est comme une mosaïque de petites actions séparées, mais liées, peut se passer d'intrigue au sens commun du mot : un enchaînement suffit et il y est, on a pu s'en convaincre par le résumé qu'on a lu plus haut. Il est évident que cet homme — comme égaré à ce spectacle fait pour une élite croyante — était aveuglé par la lettre et ne saisissait pas l'esprit. Les croyants qui partagent plus ou moins son opinion prouvent qu'ils désapprouvent, dans une mesure variable, à son état d'esprit : ils ont désappris, si jamais ils les ont connues, les manières catholiques de sentir et de réagir devant les choses de l'intelligence et de l'âme. Ils ont à se refaire un âme métaphysique et mystique, et, pour commencer, à se défaire de leur pli trop psychologique et passionnel.

Cet homme simple et très pieux ne l'a pas, ce pli, qui m'a dit : cela fait du bien à ma foi. Celui-ci saisissait l'esprit et en était saisi. Et ceci m'amène à remarquer, quelle erreur c'est de croire que le public est incapable de suivre adéquatement une œuvre d'une si haute et d'une si pure inspiration chrétienne dans son vol qui transcende, en quelque sorte, le simple jeu et se fait action spirituelle, vrai acte de foi, d'adoration, d'amour et de rayonnement doctrinal. Il y a toujours profit à faire crédit à l'homme.

Certains se sont montrés irrités de voir jouer — grossièrement, à leur sens — des philosophies qui leur sont chères. Ils y ont vu une sorte d'atteinte à la dignité des philosophes qui leur ont donné le jour et de ceux qui y adhèrent, et par conséquent un manque de magnanimité et de charité. Avec un peu plus de sens littéraire, et peut-être de passion pour la Vérité (et aussi de ce qu'on pourrait appeler le sens du Pape), ils ne s'y seraient pas trompés.

Ghéon n'a pas mis en scène, sous ses monstres grotesques, les philosophies elles-mêmes à proprement parler, mais bien ce qu'elles deviennent quand le Diable les tire à lui. L'optique du théâtre réclame, dans le comique surtout, simplification et grossissement. Le comique de Ghéon — (qui est médecin et sait comment on joue les médecins) — est dru, moliéresque. Qu'il en ait fait profiter sa satire des philosophes, c'est parfait. Ne serait-il pas permis, par hasard, de moquer le Kantisme, l'agnosticisme, le pragmatisme ? Sont-ce, oui ou non, d'énormes et meurtrières erreurs ? Sont-elles répréhensibles ou ne le sont-elles pas par l'Église ? Il y a une certaine classe d'esprits à qui il sera toujours pénible qu'on appelle, en cette matière, un chat un chat. Quand on a failli périr dans l'immense traquenard de l'erreur moderne, on se sent des sentiments plus nets, à cet égard, et on est carrément du parti des victimes. Vérité d'abord, les âmes d'abord ! Nous parlerons après du soi-disant point de vue scientifique.

Le reproche de longueur adressé à cette exhibition est plus fondé. L'intérêt est dispersé, l'attention étant à la fois sollicitée par un texte très vivant, mais abstrait, et par le spectacle hilarant des monstres. Ceci fait tort à cela. Il sera très bon de garder le texte dans l'ouvrage

imprimé et d'accélérer le mouvement sur la scène jusqu'à ramener ce spectacle à une sorte de parade de foire d'un rythme... endiablé. Ainsi, par la pente rapide d'un comique assez sinistre, le jeu montera jusqu'au point culminant où, brusquement, le rire fait place à l'horreur, où la bonne petite plaisanterie aboutit brutalement à la démenée et au sang répandu, terme logique et fatal de tout commerce avec le Père du Siècle.

Il me reste, pour finir, à parler des acteurs. On connaît les idées de Henri Ghéon là-dessus. Il préfère nettement, pour jouer son *Triomphe*, des jeunes gens intelligents et croyants à des professionnels déformés et généralement dépourvus du moindre sens chrétien. Pour le jouer il a fait appel aux étudiants catholiques liégeois. Il y a ici un groupe de jeunes qui donnent les plus belles espérances. Ressentant à leur tour le même effroi à jouer l'ouvrage que l'auteur avait eu à l'écrire, ils reculèrent d'abord et se déclarèrent indignes. Quand on leur eut représenté qu'ils ne pouvaient se montrer plus roi que le roi, « au nom de la mer ! » comme dit Tête d'or, ils se rendirent et se mirent ardemment à l'œuvre, en esprit de foi, d'espérance et de charité. Le résultat a été splendide, de sincérité, de justesse, de verve, de sens religieux. Ils ont élevé la masse écrasante de ce *Triomphe* jusqu'à une sorte d'apothéose.

Ce n'est pas tout. « Vous ne devez pas sortir de là comme vous y serez entrés », leur avait dit quelqu'un. C'est ce qui est arrivé, par la grâce de Dieu. C'est de tout l'élan de leur âme et de leur intelligence que ces jeunes gens, tous universitaires et dont certains ont déjà fait leur entrée dans la vie, groupés dans un cercle d'études Saint-Thomas, ont entrepris, dès le lendemain des fêtes, de marcher à la conquête de la double sagesse thomiste, intellectuelle et surnaturelle.

Invité par l'Union des étudiants catholiques liégeois, Jacques Maritain, le dédicataire du *Triomphe de Saint Thomas* (1), avait pris la parole l'après-midi, à l'Université, pour exalter *Saint Thomas, apôtre des temps modernes*, en une conférence merveilleuse qu'on a lue ici-même. C'est tout pénétrés encore du profond enthousiasme ressenti qu'ils sont montés sur la scène. Je le disais plus haut : conçu ainsi, le théâtre, qui est sorti de l'Église, tend directement à y rentrer.

Le lendemain, une grand-messe célébrée en rite dominicain à la cathédrale, où l'on entendit un très beau sermon sur les grands aspects de la sainteté dans Saint Thomas, par le R. P. Warie, O. P., termina glorieusement ces deux journées dominicaines (2).

LÉOPOLD LEVAUX.

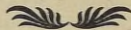
(1) Voici la dédicace :

A mon ami Jacques Maritain,  
dont la prière et la science  
m'ont éclairé et soutenu  
dans cette entreprise paradoxale  
et au-dessus de mes moyens.

H. G.

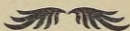
(2) Le *Triomphe de Saint Thomas*, réclamé le soir même pour Bruxelles et pour Louvain, y sera vraisemblablement représenté à la mi-novembre, après les nouvelles représentations qui auront lieu à Liège à cette date, à l'occasion du triduum solennel ordonné par le Saint-Père en l'honneur de Saint Thomas, auquel prêchera le R. P. Janvier, prédicateur de Notre-Dame de Paris.

Décembre, 1923.



## IMPORTANT

Toute demande de changement d'adresse devra dorénavant être accompagnée de 75 centimes en timbres-poste, si on désire qu'il y soit donné suite.



# Les Partis Pris d'Henri Ghéon

Le romantisme qui soustrayait les facultés humaines au contrôle indispensable de la raison devait aboutir à l'anarchie intellectuelle. Ce qui arriva : Victor Hugo n'est pas si ridicule — on dirait volontiers qu'il est logique — quand il chante son hymne au Chaos. Après l'anarchie romantique vint la guerre qui posa brutalement toute une série de problèmes. De là ce besoin de repos dans la certitude absolue dont témoigne aujourd'hui l'intelligence humaine. Dans le domaine littéraire la codification nécessaire a commencé avec le magistral *Art et Scolastique* de Jacques Maritain. Puis parurent le *Stupide dix-neuvième Siècle* de Léon Daudet et les *Jugements* d'Henri Massis. Aujourd'hui, poussé par son zèle de néophyte, Henri Ghéon va plus fort, et nous donne des réflexions sur l'art littéraire qu'il intitule délibérément *Partis Pris* (1).

C'est un petit livre que j'ai lu et relu avec plaisir et profit, livre bourré d'idées, dont chaque chapitre suscite un monde de réflexions et vous élève jusqu'aux sommets de la métaphysique ; et avec cela, une clarté d'exposition, une vivacité de style, une conviction entraînante. Bref, un digne pendant du traité de Maritain auquel Henri Ghéon affirme devoir beaucoup.

Quels sont donc ces fameux Partis Pris ?

Qu'on veuille bien réfléchir à ceci que la vie est une bonne école et que Ghéon a connu depuis 1914 le lieutenant Dupouey et la guerre. Dupouey, « le saint » comme il l'appelle, le convertit à la religion catholique et la guerre au nationalisme de Maurras. Et ici, qu'on me permette un souvenir. Henri Ghéon était venu donner une conférence à Namur. Ce soir-là, je lui offris l'hospitalité, mais, avant de franchir mon seuil, il me demanda : « Vous êtes vraiment aimable. Y a-t-il seulement dans le voisinage une église où je puisse communier demain ? » Tout Ghéon est là désormais et l'on ne comprendrait plus rien à l'œuvre du converti si l'on méconnaissait qu'ayant adhéré à la foi catholique, il l'a fait totalement, intégralement, jusqu'à la réception quotidienne — et combien pieuse, je l'affirme pour l'avoir vu ! — de la Sainte Eucharistie.

Le critique des Partis Pris a adhéré aussi à la doctrine de Maurras. Il est, comme on dit, « d'Action Française ». Quelques-unes des études qu'il a réunies en ce volume ont d'ailleurs paru dans l'organe de la rue de Rome. Henri Ghéon professe pour le génie de Maurras un véritable culte et la perspicacité politique et l'activité de Léon Daudet suscitent son admiration. « Ce sont des as », dit-il en parlant des directeurs de l'organe royaliste, et il expose et défend leur doctrine avec

(1) Nouvelle Librairie Nationale, Paris 7 fr.



me conviction qui me ferait Camelot du Roi... si j'étais Français.

Tels sont les Partis Pris d'Henri Ghéon religieux et nationaliste : c'est à leur lumière qu'il juge désormais et prend nettement position.

A vrai dire, Henri Ghéon n'avait pas à évoluer beaucoup pour aboutir où nous le retrouvons aujourd'hui. Il avait publié déjà un volume de critique littéraire *Nos Directions*, où la doctrine, pour être incomplète, (j'insiste sur le mot « incomplète », qui plaira certainement à l'intéressé) ne contredit en rien les Partis Pris actuels. On pourrait peut-être résumer la doctrine des *Directions* en cette formule : « l'art littéraire est l'art d'exprimer par des mots une pensée », et celle des *Partis Pris* en cette autre : « l'art littéraire est l'art d'exprimer par les mots une pensée catholique et française », en sous-entendant, évidemment, dans les deux cas, le désir d'influencer par la beauté. Toute l'évolution de l'écrivain est contenue dans la marge qui va de l'une à l'autre de ces formules. C'est en développant brièvement ces deux formules, en comparant la doctrine des *Directions* à celle des *Partis Pris*, que nous obtiendrons l'idée la plus exacte de ceux-ci.

Henri Ghéon a toujours été un tenant du classicisme et les *Directions* suffisaient à le prouver. A diverses reprises, il y insiste sur ce point et fait entendre qu'il ne conçoit de doctrine littéraire parfaite que celle-là : le classicisme, « condition essentielle de toute œuvre d'art objectif », écrit-il. Il refuse en tout cas de sacrifier à l'art pour l'art et le dit expressément : « l'art classique est humain et doit « subordonner le plus d'humanité possible à une idée préconçue de beauté ». Le classicisme, pour lui, c'est « l'équilibre entre la forme et la matière, entre l'art et la vie, entre la tradition et l'innovation dans l'art » et, devant une objection courante, il précise que, qui dit équilibre ne dit pas par là-même juste milieu ni point mort, mais équilibre dans l'action, « dans le choc même de deux vives forces contraires ».

Et voilà qui est bien, qui serait même très bien, s'il n'y manquait... l'essentiel. Car Henri Ghéon a beau nous dire qu'il répudie l'art pour l'art et que l'art étant serviteur de la vie doit être utilitaire et social ; il reste vrai que, faute de tendre à l'essentiel, son art doit se rabattre sur l'accessoire et que cet accessoire est « une idée préconçue de beauté ». C'est-à-dire, en d'autres termes, que toutes choses sont soumises à l'art pour l'art. C'est la contradiction que reconnaissait implicitement le critique des *Directions* quand il parlait de l'idée « unique et suprême » de l'art et de la beauté, c'est ce que reconnaît aujourd'hui sans détours le critique des *Partis Pris* dans la préface qu'il a écrite à son nouveau livre pour mesurer le chemin parcouru.

Mais le lieutenant Dupouey a passé par là et aussi la guerre, puis Maurras et Maritain. Cette fois Henri Ghéon tient l'essentiel.

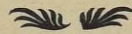
Il serait superflu de résumer ici l'enseignement d'Art et de scolastique qui est celui des *Partis Pris*. C'est la thèse catholique de l'art. Ce qu'il faut dire, c'est la joie et la tranquillité du converti après qu'ayant saisi l'essentiel et les principes éternels, il veut, à leur lumière, voir clair en toutes choses. Mais il faut ajouter aussi que désormais le classicisme d'Henri Ghéon sera français. L'était-il au temps des *Directions* ?

Sans doute ! Mais autant qu'à l'heure actuelle ? On en peut douter. Dans une étude sur d'Annunzio et l'art, le critique se réjouissait que la France accueillit tout apport neuf et d'où qu'il vint et il faisait avec enthousiasme le compte de l'accroissement du patrimoine national : l'apport anglais de l'Encyclopédie, l'impressionisme, le romantisme, la philosophie allemande, la psychologie russe et scandinave, le symbolisme, l'exotisme et toute la musique des siècles. J'ai des raisons sérieuses de croire que le nationalisme de Ghéon s'effaroucherait aujourd'hui de cet afflux de produits étrangers et que si le disciple de Maurras en avait le pouvoir les bibliothèques de philosophie allemande et autre feraient un bel autodafé. Voici, en effet, qu'à propos de Dostoievski les *Partis Pris* nous parlent textuellement de protectionnisme littéraire et de n'accepter plus les offres de l'étranger qu'après un choix minutieux. L'idée n'est pas mauvaise mais il y a la manière. Elle doit être retenue en tout cas si l'on veut revenir pour de bon au classicisme et rétablir à coup sûr le primat de l'intelligence.

Mais quel'un se récrie : « Comment ! vous songez sérieusement à nous ramener au classicisme, à cette formule bonne peut-être pour le XVII<sup>e</sup> siècle, mais desséchante pour le XX<sup>e</sup> et qui ferait fi des enseignements et des richesses accumulés pendant deux siècles ! » Ici je laisserais Henri Ghéon répondre lui-même, parce qu'il le ferait avec goût et discernement : « Votre erreur, cher Monsieur, est de croire que le classicisme soit une formule quand il n'est qu'une direction. Qui dit classicisme dit équilibre, sans plus, et nous ne songeons en aucune façon à faire fi des enseignements de deux siècles. Mais nous croyons qu'il ne faut pas incorporer entièrement l'apport de ces deux siècles au classicisme. Un choix s'impose. Nous retiendrons ce qui est bon et rejetterons ce qui est mauvais. Ayant hérité de ces richesses, le classicisme du XX<sup>e</sup> siècle — je ne crains pas de le dire — pourra être plus parfait que celui du XVII<sup>e</sup> siècle. J'ajoute qu'il sera d'autant plus parfait qu'il sera plus religieux. Mais il dépend de nous et de notre travail que cela soit ».

J'ajouterais à ce bout de dialogue qu'Henri Ghéon aura été un des précieux artisans de cette renaissance littéraire et que si le classicisme qui redresse aujourd'hui la tête reprend un jour la place qui lui est due — la première — nous le devons pour une bonne part à la magnifique activité de Henri Ghéon poète, romancier, dramaturge et critique.

MARCEL PAQUET.



*Nous prions nos abonnés qui recevraient irrégulièrement la REVUE de réclamer au Bureau de poste, qui les dessert et de nous aviser.*



# Les idées et les faits

## Chronique des Idées

### Musique religieuse

Je voudrais rapprocher ici pour en faire jaillir mes impressions deux solennités de musique religieuse auxquelles il me fut donné d'assister : la Passion selon saint Matthieu de J. S. Bach, à la Société des nouveaux concerts, à Anvers, le Samedi-Saint, et la Journée grégorienne de Montigny-Neuville, le lundi de Pâques. Comment mieux revivre l'Évangile qu'en demandant au génie de Bach le frisson de la douleur devant la tragédie du divin patient et à la Liturgie le frisson de l'enthousiasme devant le triomphe du Ressuscité ?

Vive Anvers ! Je ne pense pas que l'on puisse trouver ailleurs, même à Liège ou à Tournai, à ce degré de perfection, dans une atmosphère aussi vibrante d'art, tous les éléments réunis de réalisation de la « *Matthæus-Passie* ». Les monodies et les chorodies du célèbre oratorio ont trouvé là des solistes et des choristes qui l'ont deux fois interprété, le Vendredi-Saint et le Samedi-Saint, avec une idéale beauté d'expression, devant une foule conquise, subjuguée et ravie. Du parterre au paradis, dans cette compacte assemblée qui tapissait littéralement de sa mosaïque humaine la vaste enceinte du théâtre royal : quelle attention passionnée, quel recueillement profond, quelle concentration ardente, quelle communion de toutes les âmes et, sur elles toutes, croyantes ou sans doute incroyantes, quelle domination du génie !

Mais aussi peut-on rêver un drame comparable à celui-là, d'un pathétique aussi empoignant, d'une portée aussi grandiose, avec pour héros, non pas un Prométhée ou un Œdipe, mais l'Homme-Dieu, avec pour enjeu de la lutte, le salut de l'humanité ? Où donc éclatent des contrastes aussi sublimes ? Le Fils du Tout-Puissant, le Tout-Puissant lui-même, devenu la proie des puissances de ténèbres, des séides de Satan, l'Innocent, le Saint à Dieu enveloppé de la robe des iniquités, la Justice divine s'exerçant par l'injustice des hommes, au sein des plus épouvantables supplices la plus céleste mansuétude, à l'égard des pires trahisons, de la plus abjecte scélératesse l'immensité de la miséricordieuse indulgence, dans la nuit de toutes les douleurs et de toutes les infamies s'allumant comme autant de flambeaux les oracles prophétiques qui découvrent autour du front du Supplicié le nimbe de la Divinité, car, quoi qu'invente la rage des bourreaux, il s'avère que tout est prédit depuis dix siècles et s'exécute à la lettre ! Par dessus tout, des plaies dont le corps divin est labouré des torrents de sang s'épanchent sur l'univers pour le laver de ses iniquités, Dieu et l'Homme font leur paix et le Ciel rouvert sourit à nouveau au monde.

Quelle épopée, quelle tragédie, quelle source d'inspirations ! La peinture, la poésie, l'éloquence y ont trouvé des thèmes inépuisables, la musique religieuse s'y est déployée. Et Jean-Sébastien Bach est venu, génie prodigieux, universel en musique, dont la fécondité est attestée par les quarante-cinq volumes de son Œuvre, dont la hauteur de pensée n'a d'égale que la profondeur de sa science, dont la force et la majesté s'apparentent à la Bible. Il a rencontré l'Homme des douleurs sur le chemin du Golgotha, à sa vue il a dépouillé sa rigidité luthérienne, il s'est sincèrement apitoyé sur ses meurtrissures, il a voulu, comme la Véronique, faire rayonner sa face outragée, il a voulu, comme Simon de Cyrène, lui aider à porter sa croix. Et il a conçu cette Passion, œuvre gigantesque, l'un des plus hauts sommets de l'art musical, méconnu, contesté tout au moins pendant un siècle, révélé au monde par l'interprétation qu'en donna Mendelssohn, en 1829, cent ans après son apparition, indestructible airain sur lequel désormais, le temps ne pourra faire de morsure. Le génial Cantor a compris que rien ne pourrait égaler la sublimité du texte évangélique dont il a imposé le respect à son librettiste, l'obéissant à y découper son drame. Par une intuition ou il faut peut-être retrouver une réminiscence du chœur de la tragédie grecque, il a incorporé à l'action un personnage collectif, la fille de Sion, l'âme chrétienne, l'Église

universelle qui se mêle à toutes les vicissitudes, reçoit le choc de toutes les péripéties, traduit ses émotions avec un lyrisme ardent. Le vieux choral de Luther, dégénéré en cantilène populaire, il l'a vivifié, rajouté, en a fait une forme d'art savant et profond de tout premier ordre. Ce qui frappe dans cette musique, c'est sa parfaite convenance avec toutes les nuances du texte inspiré, son dynamisme rythmique, sa puissance d'intériorité, par ailleurs, sa stabilité majestueuse, partout sa force de pénétration et de répercussion dans l'âme des auditeurs.

Ce n'est pas tant, peut-être, la qualité supérieure de la mélodie qui vous enchante, c'est la courbe, le mouvement mélodique, l'assemblage merveilleux et la rencontre en des combinaisons et des systèmes inouis de toutes les ressources de l'art musical. L'œuvre a jailli de l'Évangile médité par un génie qui l'a illustré de toutes les magnificences vocales et instrumentales. L'œuvre est vivante, passionnée, essentiellement dramatique, pleine de larmes et de sanglots, déchirante, éperdue, tout à tour agitée par les tourbillons des souffles populaires et baignée dans une sérénité divine. L'orchestration est un prodige d'harmonie : clavecin, orgue, violons, flûtes, hautbois d'amour sonnent, soupirent, gémissent, accompagnent sans absorber, ajoutent au chant une poésie qui l'agrandit et le prolonge.

Les ensembles fournis par la chorale (Cecilia étaient d'une cohésion, d'une fusion parfaite. La plèbe juive ameutée, assaillant le prêtre pour arracher au Procureur la condamnation, la plèbe hurlante, vociférante, éclatant en tempête de haine, fanatique et sauvage, appelant sur sa tête le sang du Juste, avait quelque chose d'effrayant, de satanique et nous en étions glacés d'horreur.

De ce fond se détachaient des soli d'une exceptionnelle beauté : voix de soprano (M<sup>me</sup> Jeanne Montjovet) fusant comme l'alouette dans les hauteurs du ciel, triomphant de toutes les difficultés techniques accumulées comme à plaisir, voix de contralto (M<sup>me</sup> Theodora Versteegh) d'un timbre captivant que l'on eût souhaité plus chaude encore dans l'incomparable aria avec violon : « *Ontferme U, mijn God* » ; voix de ténor (Maurice Weynandt), d'une impeccable précision dans le rôle de « *chroniste* » ou de récitant ; voix de basse (Thomas Denys), dans le rôle de Jésus, émouvante, pathétique, dépassant peut-être parfois la mâle simplicité de Bach pour anticiper sur la déclamation lyrique du genre Wagner ; voix de baryton (De Groote) qui fut tour à tour Pilate, Judas, saint Pierre, le Grand Prêtre, avec force et distinction.

De cette masse d'exécutants, environ quatre cents, l'animateur est M. Lod. De Vocht. Chef d'orchestre d'une incomparable autorité, il les discipline, il les gouverne, il les tient en main, il leur insuffle sa vie, il en joue comme d'un vaste instrument. Sa baguette est celle du magicien : un geste, et soudain tout s'illumine. L'embrasement sonore flamboie au signe de l'évocateur prestigieux. Pas un instant, il ne tourne les feuillets de cette énorme partition qui ne compte pas moins de septante-huit numéros ; il possède l'œuvre entière dans sa tête et la dirige avec une sûreté, une précision infaillible. Ce que Gesner, recteur de la Thomasschule de Leipzig, disait de Bach, comme chef d'orchestre, ne serait-il pas juste de l'appliquer au jeune maestro Lod. De Vocht : « Seul, dans le tumulte des chants mêlés, s'acquittant de toutes les parties et capable de distinguer immédiatement si quelque chose pêche et où ; maintenant tous les musiciens, obviant à tout et redressant ce qui chancelle, imposant le rythme par tous ses gestes, mesurant toutes les harmonies d'une oreille habile, exprimant à lui seul toutes les voix... Bach, ou tel qui puisse lui ressembler enferme en lui seul beaucoup d'Orphéons et vingt Ariens ».

Doné d'une étonnante compréhension des œuvres musicales, dégagant avec un tact exquis, l'âme mystique d'une production comme celle de la *Matthæus Passie*, il excelle à faire passer sa pensée dans l'esprit de ses dirigés et à leur communiquer sa flamme d'enthousiasme. Virtuoses de la voix et de l'instrument vivent de sa vie, palpitent de son souffle et l'assemblée entière tressaille de ses émotions.

On a vanté l'assistance de Bayreuth communiant avec ferveur un même idéal, l'assistance anversoise du Samedi-Saint immo- bilisée dans une tension de tout l'être vers le Christ patient et mourant pendant une audition ininterrompue de quatre heures, se gardant de tout applaudissement intempestif, donnait un spectacle à souhait religieux grandeur. Une ovation délirante éclate à la fin pour partager l'admiration et saluer dans un même élan de reconnaissance maestro et tous ses collaborateurs.

\* \* \*

La journée grégorienne de Montigny-Neuville, à laquelle j'eus l'honneur de représenter la *Revue*, ne le cédait pas pour la qualité de dévotion à la solennité de la métropole anversoise. Au sirque d'étonnantes lectures, j'oserais dire qu'elles se correspondaient merveilleusement par des analogies surprenantes entre l'oratorio de Bach et la composition liturgique.

Au seuil de sa cathédrale sonore où le double chœur élève ses deux voix majestueuses, Bach a placé une sorte d'invitatoire auquel répond le *Venite adoremus*. Les récitatifs des solistes se retrouvent dans l'épître, l'évangile, la préface de la messe et les leçons de l'office. Les mêmes de chants ornés traduisent les impressions des récitatifs dans d'admirables arias, le graduel fait écho à l'épître, les réponses aux leçons, pour en dégager l'idée et le sentiment. D'un côté, les solistes interviennent dans les chorals avec une suprême puissance d'expression, de l'autre toute l'assemblée des fidèles, participant à l'action, fait entendre à l'unisson les chants monosyllabiques du *Gloria*, des psaumes, du *Magnificat*, et s'il se rencontre dans la partition du Maître des chants collectifs ornés, par exemple, la splendide mélodie de l'invitatoire, n'avons-nous pas, exécutés par la schola, le *Sanctus* et le *Sanctus* ?

Quelles richesses d'art recèle notre liturgie ! Quelle variété magnifique s'y déploie ! Avec tout son génie Bach n'a rien su mettre dans sa œuvre gigantesque, pas une forme d'art qui ne se trouve dans la messe et l'office de l'Église, non pas à l'état embryonnaire, mais dans un épanouissement de toute beauté. Je ne dis pas assez, le plaignant l'emporte sur la musique immortelle du génial Cantor par un motif fondamental : la mélodie grégorienne dans sa pureté idéale, dans sa libre expansion, dans ce que l'on appelle sa succession horizontale opposée à la verticalité harmonique.

Organisée par l'Association Ste-Cécile du Bassin de Charleroi, sous le haut patronage de Mgr Rasneur, le nouvel évêque de Tournai — à l'entour d'une chaude popularité — la Journée de Montigny-Neuville a consacré par un succès définitif la cause si vaillamment reprise dans la région carolorégienne de la participation des fidèles au chant d'église. Il s'est rencontré là un amateur puissant qui a discipliné les foules et les entraîner vers la louange divine, M. José Dubuquoy. Quarante groupes paroissiaux concourraient spontanément à cette journée qui couronne de longs et persévérants efforts. La première étape sur la route du progrès fut la journée de Châtelet, le 17 avril 1922, où fut démontrée par le fait la possibilité du *chant collectif* dans nos églises, la thèse l'emporta sur tous les préjugés, fut la première victoire. Deuxième étape : la journée de Marchienne lez-Tournai, le 17 avril 1923, que nous avons commentée ici-même, fut la démonstration de la nécessité du *chant liturgique* seul capable d'unir étroitement les fidèles en célébrant en leur faisant prendre part directe à l'action. Troisième étape : la Journée de Montigny-Neuville, spécialement con- crée à montrer les inestimables ressources qu'apporte le chant litur- gique à la vie paroissiale. Le thème qui fut étudié dans les réunions de dames et des messieurs offrait un intérêt capital : les chants des églises qui constituent un des plus merveilleux chefs-d'œuvre de l'humanité soient au monde et à la sublime beauté desquels cependant la France, hélas, reste étrangère. Cette initiation est essentielle au point de vue du relèvement de l'esprit chrétien dans ces régions wallonnes où le culte des morts est la dernière pierre de l'édifice spirituel, la dernière lampe allumée encore dans la nuit de l'indifférence religieuse. L'œuvre nous importe de la raviver encore, de l'exalter, de lui faire produire tous ses fruits en faisant participer en masse l'assistance à l'exécution de ces chants d'une poésie intense et d'une si profonde beauté.

La Messe et les Vêpres du lundi de Pâques, qui formaient le fond du programme de la Journée, ont attesté un progrès marquant sur les résultats de l'an dernier, les parties ornées sont détaillées avec plus de délicatesse, les ensembles gagnent en précision d'accent et en

cohésion des voix, sous la direction de l'éminent manufacteur M. Dubuquoy. Il nous a paru cependant que les chants auraient quelque chose de plus aisé, de plus souple si l'on traînait moins sur les pénultièmes et nous avouons qu'à notre sens le *Credo* doit se développer avec continuité, sans brisure, en évitant que chaque phrase forme finale. Le *Victimae paschali*, qui contient le germe d'un drame litur- gique, a été dramatisé par les chants alternatifs de la schola, des solistes et de la foule. L'effet de la célèbre séquence ainsi restituée a été saisissant et l'évêque de Tournai dans son éloquent allocution ne manqua pas de le souligner avec bonheur. Quel tressaillement de foi, quelle jubilation pascalle au fond de toutes les âmes en entendant éclater l'affirmation grandiose qui répond au témoignage de Madeleine : « *Scimus Christum surrexisse a mortuis vere !* Nous savons bien que Christ est vraiment ressuscité d'entre les morts ! »

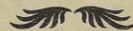
Le cantique triomphal de F. de la Tombelle sur des paroles de Serville :

*Le Christ est ressuscité !  
Béante est sa tombe vide.  
Alleluia ! Alleluia !*

fut enlevé avec une irrésistible puissance.

Le programme s'agrémentait cette fois d'une audition de poly- phonie religieuse (Psaumes de Gevaert, chant pascal de Floris, can- tate à la Vierge) et d'un récital d'orgues. Sans doute, dans cette Wallonie joyeuse, il est particulièrement opportun de montrer qu'après avoir loué Dieu à l'église, les paroissiens peuvent trouver dans un concert d'art le plus légitime délassement.

J. SCHYRGENS.



## ITALIE

### Fascisme et violence

L'ancien journal de Mussolini, le *Popolo d'Italia*, qui jouit natu- rellement, à ce titre, d'une autorité particulière, avait eu le mauvais goût de reprocher à Sa Sainteté, en termes fort cavaliers, ses largesses en faveur des cercles catholiques incendiés ou ravagés par les chevah- liers de la chemise noire. Il trouvait ce geste du dernier « provincialisme ». Le Pape, à son sens, n'est pas à la page.

Ces réflexions saugrenues furent vertement commentées par les journaux catholiques. L'organe fasciste s'est alors empressé de faire remarquer qu'il déplore d'ailleurs les dernières violences dont vient de s'illustrer le faisceau. Il les déplore autant que le Pape lui-même, quoique pour des raisons différentes.

Et les voici, les raisons du *Popolo d'Italia*. Elles nous paraissent mettre en lumière un état d'esprit actuel des principaux chefs du fascisme.

\* \* \*

« N'est-il pas grotesque autant que coupable, écrit le *Popolo d'Italia*, que ces violences qui se produisent de-ci de-là dans les villes, les bourgs et les campagnes d'Italie soient précisément le fait de fascistes ou de soi-disant fascistes ? Oui, nous disons qu'il est grotesque de se laisser entraîner de la sorte par la passion et de ne pas réfléchir que le fascisme, devenu gouvernement, dispose, à toute rigueur de Constitution, des forces irrésistibles que représentent l'armée, la marine, l'aviation et enfin la milice nationale. Ces forces ne suffisent-elles pas amplement à écraser n'importe quelle opposition qui voudrait descendre sur le terrain de la violence et de la rébellion. Il n'est donc pas besoin, pour tenir en respect les subversifs, de violences et de représailles, qui ne servent pas, il faut le répéter bien haut, la cause du fascisme... »

« Lorsque l'on parle de retour nécessaire à une situation normale, il faut bien s'entendre. Il ne s'agit pas de recommencer la vie politique de naguère, avec tout ce que le parlementarisme comportait de vil et de misérable. Cela, non. Cette normalisation, par laquelle certains éléments libéraloïdes voudraient émasculer le fascisme, nous n'en voulons pas, nous la repoussons. Ce qu'il faut et ce qui suffit, c'est

que les fascistes ne troublent plus d'aucune manière et pour aucun motif l'ordre public, c'est-à-dire la continuité de la vie nationale. Il est temps de dire aux fascistes qu'ils ont à se débarrasser des éléments qui font de la violence pour elle-même, alors qu'elle ne devrait être qu'un moyen. Il est temps de dire aux fascistes que leur parti sera grand et immortel s'il sait subordonner ses intérêts, ses égoïsmes et jusqu'à ses passions aux intérêts suprêmes de la nation. Il est temps de leur dire que si, demain, il faut une violence de grand style, c'est-à-dire une leçon efficace à tous les adversaires, le Gouvernement a les moyens et la trempe d'esprit nécessaires, et qu'il n'y a aucunement besoin, qu'il est par conséquent nuisible que des irresponsables assument les fonctions de justiciers, frappant souvent des citoyens que l'on aurait pu parfaitement laisser en paix.

Le Parti national fasciste doit être une armée ayant conscience de sa subordination à un gouvernement qui représente et défend les destinées de la nation, et qui n'est pas seulement responsable envers les quarante millions d'Italiens qui habitent aujourd'hui la Péninsule, mais aussi et surtout, peut-on dire, envers les générations futures, auxquelles nous sommes obligés de laisser une Patrie embellie, agrandie, et digne, moralement, d'accomplir sa mission parmi les peuples de la terre....

« Le meilleur moyen d'atteindre notre but suprême, qui est de fascistiser (*fascistizzare*) la nation, consiste précisément à subordonner le parti à la nation, la partie au tout, l'intérêt des particuliers à celui de la collectivité nationale ».

\* \* \*

Oui, telle est bien la pensée des chefs du fascisme, et ses adversaires n'ont qu'à se le tenir pour dit. Au service de la politique fasciste et pour lui applanir les voies, continueront à être employées, seront employées de plus en plus, dans la mesure où on le jugera nécessaire et opportun, toutes les forces et toutes les influences, non seulement du parti fasciste, dont il faut plutôt refréner la fougue, non seulement de cette institution de nature hybride, relevant à la fois du gouvernement et du parti fasciste, nous voulons dire la milice nationale mais encore de l'armée et de la police, de l'administration, de tout ce qui porte l'estampille officielle, de tout ce qui dépend de l'État, des Provinces, des Communes.

Le fascisme est bien essentiellement anti-libéral et anti-démocrate.

LOUIS PICARD.

## La politique financière de Mussolini

Conclusions d'un article de M. Robert Laour Gayet dans la REVUE DES DEUX-MONDES du 15 avril :

Il est trop tôt pour apprécier, de manière définitive, les résultats que donnera cette réorganisation des finances et de l'administration italiennes. Comme l'année financière commence en Italie le 1<sup>er</sup> juillet il n'y a pas eu encore d'exercice qui se soit complètement écoulé sous le régime fasciste. Il n'en paraît pas moins acquis, dès maintenant, que le budget de l'État est en voie d'amélioration et surtout que l'activité économique du pays se développe de manière incessante.

Avant la révolution fasciste, le déficit de 1922-1923 avait été évalué par M. Peano, ministre des Finances, à environ 4 milliards ; M. de Stefani put proclamer, en novembre 1923, que les résultats définitifs de l'année financière permettaient de réduire ce chiffre d'un milliard. Il a affirmé en même temps que le budget 1923-1924 ne se traduirait que par un déficit de 1 milliard 187 millions, et que l'année 1924-1925 correspondrait à une nouvelle atténuation de moitié. Si l'on se souvient qu'en 1921 les dépenses excédaient les recettes de plus de 17 milliards, on ne peut que reconnaître la grandeur de l'effort accompli par l'Italie.

Les chiffres qui attestent la progression de l'industrie et du commerce sont plus révélateurs encore. Les exportations, qui ne dépassaient pas 890 millions de livres en octobre 1922, ont atteint, en octobre 1923, 1.080 millions, soit une augmentation de 20 pour 100. Le trafic par chemin de fer s'est accru de 16,62 pour 100 en 1923. Le nombre

des chômeurs a été réduit de près de 200.000 en un an. Les statistiques officielles ne comptent que 155 grèves en 1923, au lieu de 2070 en 1920, soit 244000 journées perdues au lieu de 30.600.000. Les documents italiens constatent encore que l'émigration a été réduite des deux tiers de 1920 à 1923.

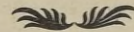
L'amélioration de la situation économique n'est pas contestable ; il faut ajouter cependant qu'elle ne s'est pas traduite par un relèvement parallèle du cours de la lire. En octobre 1922, le dollar était coté à Milan 23,97 ; la nouvelle de la révolution fasciste suffit à le faire baisser en décembre aux environs de 20, cours auquel il se maintint dans le premier semestre de 1923. Depuis lors, il a suivi une progression lente, mais constante : 21,89 à la fin de juin, 22,65 en septembre 22,93 en novembre 23,03 en janvier 1924, 23,05 en février. De même, la livre sterling, cotée 106,36 en octobre 1922 et 91, 56 en décembre, a dépassé de nouveau le cours de 100 dès novembre 1923.

Cette contradiction entre des faits économiques qui, en théorie, devraient subir une évolution similaire, s'explique, si l'on considère l'importance de la dette intérieure de l'Italie ; jusqu'à présent, le Gouvernement fasciste n'a pu la réduire que partiellement. La faiblesse apparente de la monnaie italienne s'explique surtout par une cause profonde : la lire, comme le franc français, reste en tout temps influencée par les créances de la Grande-Bretagne et des États-Unis, pour lesquelles jusqu'à présent aucun règlement n'est intervenu.

\* \* \*

On aurait donc tort de croire, semble-t-il, que, malgré des progrès indéniables, l'Italie soit complètement sortie des embarras dans lesquels elle s'est débattue au cours de ces dernières années. La politique financière de M. Mussolini, — et c'est en cela que consiste son intérêt — a surtout pour objet d'obtenir des améliorations lentes, mais définitives. Elle repose tout entière sur l'idée que le crédit public et la situation financière d'un État sont étroitement subordonnés au rétablissement de la confiance et de l'ordre, ainsi qu'au fonctionnement normal de l'activité économique. Elle s'appuie aussi sur une double conviction : le déficit budgétaire ne présente une gravité réelle que s'il est accompagné d'une crise de trésorerie ; la dépréciation des change quand elle ne conduit pas à l'inflation monétaire, ne peut être inquiétante, pourvu toutefois que l'industrie et le commerce se développent régulièrement.

Le temps, qui est la pierre de touche de tous les systèmes, permettrait d'apprécier la valeur pratique de ces théories. Telles qu'elles se présentent actuellement, les mesures adoptées par le fascisme constituent, en tout cas, une expérience vraiment nouvelle, poursuivie avec suite, on pourrait ajouter avec une sorte d'audace. En matière financière, comme ailleurs, il n'est permis d'ignorer ni les enseignements de l'histoire, ni les exemples des autres peuples. A cet égard, qu'on l'approuve ou qu'on le blâme, on ne saurait rester indifférent devant l'attitude de M. Mussolini.



Nous prions instamment les abonnés qui ne nous ont pas encore fait parvenir le montant de leur réabonnement de nous éviter les ennuis et les frais de la perception postale en versant fr. 25, à notre compte chèque n° 48916. Les quittances seront mises en circulation ces jours-ci.



## ALLEMAGNE

## Les effets d'un discours

A titre documentaire ces intéressantes impressions d'Allemagne, en correspondance du Temps. Elles sont datées : « Bavière, avril » :

On ressent presque du soulagement devant le feu pétillant dans norme poêle de façade de la bibliothèque où nous attend le savant professeur de théologie Z. . . , esprit d'une rare indépendance et d'une prodigieuse étendue, vieillard affaibli à la fine tête de diplomate, et petits yeux percés comme avec une vrille, les mains d'ivoire agiles et nerveuses jouant continuellement avec le pince-nez d'alant juché tout au bout d'un nez charmant.

Dans le Reich, m'expose-t-il avec un accent souabe à peine perceptible — tout comme à l'étranger, on croit volontiers que le grand tournant de l'histoire de l'Allemagne d'après-guerre, menacé de dislocation, il y a six mois, aujourd'hui remarquablement consolidé, fut la tentative avortée de Hitler, le *putsch* du 8 novembre.

Eh bien, non. L'événement qui va décider de notre avenir, et de celui de l'Europe, peut-être pour des dizaines d'années, l'événement aux conséquences réellement incalculables, ce n'est pas la grotesque tentative de Munich, c'est le discours de Ludendorff, prononcé au cours d'un procès, dans la salle à manger de l'école militaire de la Blutenburg-asse.

Croyez-moi, il ne s'agit nullement d'une boutade !

Les pompeuses niaiseries débitées par l'ancien généralissime, les invectives lancées contre le Vatican, les calomnieuses accusations insinuations prononcées à l'adresse de ses concitoyens catholiques, voilà le coup de fouet salutaire dont le claquement éveilla les consciences assoupies, la brise bienfaisante de mars soufflant sur des eaux puissantes qui ne demandent qu'à dormir.

Pour en comprendre la portée, il faut connaître l'évolution récente du plus puissant des groupements confessionnels parlementaires du centre allemand.

Depuis plus d'une génération le fait qui domine la politique de l'empire et s'accentua avec la guerre paraît obscurci par les conséquences de la défaite : c'est la décadence de l'œuvre de Windthorst, après le triomphe qu'il remporta sur Bismarck dans le *Kulturkampf*, centre partage le destin des partis victorieux.

Souvenir des luttes héroïques pour la liberté de conscience, des sacrifices et espoirs, tout un afflux de traditions nobles et de rêves pieux, ressorts moraux de défense de la conscience saine révoltée, la foi, et du sentiment religieux paraissent sombrer dans l'oubli. Les faillances individuelles, fâcheuses mansuétudes collectives, prouesses intéressées, cauteleux faux-fuyants stérilisent les notions d'universalité, de fraternité, appauvrissent les vitalités généreuses, et les fallacieux prétexte de l'apaisement politique. La guerre mondiale démasquera l'étendue du désastre.

Le hurlement de la meute qui entoure Ludendorff dévoile d'ailleurs un état d'âme qui ne date pas d'aujourd'hui. Dès 1858, dans le drame *Franz von Sickingen*, le juif socialiste Lassalle dessine synthétiquement les contours de l'édifice d'un empire évangélique. Il est à-dire protestant, que devait réaliser le géant Bismarck, détruit brutalement l'idéal de Windthorst et de sa génération (1848) qui était la résurrection du vieux Saint-Empire romain.

Dans l'Allemagne du Sud, démocrate et catholique, après Sadow et peu avant Sedan, le parti prussien, dans sa grande assemblée de Worms (1896), affirme déjà sa volonté de rompre l'alliance redoutable *Rome et de la démocratie*, dont il se sert comme d'un épouvantail pour effrayer protestants et libéraux, et les jeter dans les bras de la Russie. Ce fut comme la répétition générale du *Kulturkampf*. On se sentait qu'en réveillant les passions religieuses, en évoquant devant les populations le fantôme de l'ultramontanisme, on leur suggérerait salutaires réflexions.

Vains calculs. A cette époque, les Allemands du Sud croyaient encore avoir de bonnes raisons de ne pas trop craindre le Vatican. L'attitude prise en concile de Worms par la majorité des prélats prussiens, qui les démocrates avaient bien jugé de la situation.

» Les accusations d'antipatriotisme contre nos coreligionnaires catholiques reprennent de plus belle après Sedan. Bien que ce fût encore le juif Lasker qui démontra à la tribune du Reichstag qu'en 1870 seule l'influence des chefs catholiques de la Prusse obtint de la majorité hésitante de la Chambre de Munich le vote des crédits militaires indispensables pour la mobilisation des troupes bavaroises, Windthorst, excédé, s'écria, fin 1873 : « Vous Majesté protestante — maintenant que — l'Autriche vaincue — vous êtes les plus forts, vous oubliez jusqu'au patriotisme catholique. »

» Lors des violents débats sur l'abrogation des articles 15, 16 et 18 de la Constitution, Bismarck constata froidement : « Nous sommes ici en face d'un étranger, d'un Italien, élu par des prélats italiens et poursuivant des intérêts étrangers aux nôtres. »

» Je fis mes études, en 1875, à Würzburg. On lisait dans le manifeste électoral des nationaux libéraux : « La France entière attend avec anxiété l'issue de nos élections, plaçant son salut dans la papauté romaine, qui a juré la destruction de l'empire et qui agite déjà dans sa main la torche incendiaire. »

» Peu à peu, cependant, tout est rentré dans l'ordre. Officiellement, on affiche vis-à-vis du centre une tolérance qui augmente avec les complaisances, faiblesses, veniements dont la somme constitue une véritable trahison contre ses principes.

» Depuis, c'est la décadence : les leaders plus modernes du parti, les Lieber, les Martin Spahn, les von Klöckner, les démagogues les plus épais, les factieux les moins scrupuleux, tous les carrossiers du pouvoir, tous les intrigants sans idées y collaborent pour dilapider l'héritage précieux des Ketteler et des Mallinckrodt. Lorsque survient la guerre, Erzberger professe le vieux *jaustrecht* (droit du poing) avec la franchise brutale d'un von Bernhaldi : « . . . Anéantir Londres par un procédé approprié, cela peut être plus humain que l'hésitation et la temporisation, la sensiblerie et les égards, impardonnables faiblesses. . . Une action décidée et sans scrupules, voilà la force, et la victoire suit ! »

» La *Revue Générale* (catholique), de Munich, fait l'apologie de la guerre sous-marine ne s'imposant aucune réserve. Bachem, Kontzen et leurs confrères d'Augsbourg appuient de leur blâme théologique, « blâme qu'on ne saurait formuler assez énergiquement », les menaces et mesures du général Bissing contre le cardinal Mercier. Sous le manifeste des nonante-trois, paradant des signatures de théologiens catholiques. Un professeur d'université, juriste catholique de Munster, prétend que l'Allemagne n'a fait aucun usage du droit de marcher contre la Belgique *parjure*, à laquelle elle a tendu la main, pour en sauver l'indépendance. En repoussant cette main généreuse, Bruxelles n'a qu'à en subir les conséquences ! . . .

» Cette mentalité diffère-t-elle si foncièrement de celle des *deutsch-katholische*, « ce nouveau parti « raciste », qui reprochent à saint Boniface d'avoir fait l'Allemagne chrétienne, d'avoir établi des liens religieux entre l'âme indomptable de la vieille Germanie et l'humble Christ sémitique de la Palestine ? Et ceux qui, durant et après la guerre, appelèrent de leurs vœux un dieu allemand, hôte du Walhalla, un christianisme *Kerndeutsch*, sorti tout droit de la Wartburg, sont-ils si loin des blasphémateurs qui ne se consolent pas de la destruction des vieux arbres sacrés, se lamentent de la gloire pétiinée de Wotan, divinité peu débonnaire, distributeur de royaumes accompagné de ses deux corbeaux (lui révélant le passé et l'avenir) ou qui regrettent le culte de Thor, à la barbe farouche, traîné par ses boues et brandissant sa formidable massue ?

» Et je ne parle pas de ces bizarres essais de renouveau païen qui, selon le mot cinglant du grand publiciste, M. Goyau, feraient du ciel même une sorte de *hinterland* allemand.

» C'est un Prussien qui a dit de Bismarck, mais sans exagération : « Il aura passé parmi nous comme un redoutable météore. Ses créations ne sont que du provisoire. Mais ces désorganisations dureront ».

\* \* \*

Par les fenêtres ouvertes du réfectoire, toute la nature paraît en joie sous les premières caresses du soleil d'avril. Sur la terre reverdie, dans les frêles feuillages des arbres, c'est comme une palpitation, un frémissement de la vie nouvelle.

Reprenant le fil de la conversation interrompue par le déjeuner, l'érudit théologien continue :

« Le grand rêve de nos *Wirtschaftszogez* (prince de l'économie), éparpillés, ou plutôt judicieusement répartis sur les bancs des populistes des *Deutschnational*, et même à l'aile droite de ce centre, que, sous l'empire, piliers du parti national libéral, ils combattirent furieusement, à cause de ses œuvres sociales, le rêve, dis-je, de ces oligarques à l'âme de rongeurs, ce fut un bloc réactionnaire, antiouvrier, hostile à toute politique d'accomplissement, englobant toutes les fractions bourgeoises, à l'exclusion des seuls démocrates.

« C'est leur influence néfaste, celle de leur presse, de leur valetaille universitaire qui contamine les intelligences, impose les servitudes de conscience, explique en partie l'inconcevable attitude des savants, des juriconsultes, des chefs politiques du catholicisme allemand, au cours de la guerre, leur effort puéril d'apaiser des âmes qui détestent la paix, de désarmer les rancunes, les suspicions de ceux qui ne vivent que de la haine et du mensonge.

« Au début de la guerre, un prêtre munichois déclare avec sérieux, que par égard à la susceptibilité des *pangermanistes*, *protestants*, il faut se garder d'une dévotion pour la *Vierge de Lourdes*. Fin 1915, les *Sued-deutsche Monatshefte* vont jusqu'à demander qu'on prie notre Madone allemande d'Altetting : «... Elle ne nous écouterait pas moins que la Madone de Lourdes, si nous voulons faire un retour vers notre Dieu allemand. »

Abdications, incongruités, humiliations d'autant plus attristantes qu'elles furent vaines. Au plus fort de la lutte, le *Kulturkampf* du bruit des fers croisés expira aux portes de celle-ci. Mais dès l'invasion de la Belgique, grâce aux campagnes organisées par l'agressive Ligue évangélique, en Rhénanie, le catholique eut l'impression d'être considéré presque en ennemi par les troupes fanatisées de la Prusse protestante.

Dans les couches profondes des populations de l'est, où, sourdement, les idées cheminent, où, lentement, se préparent les courants d'avenir, des doctrines de guerre religieuse s'insinuent. Des suspicions s'échafaudent, des instincts d'un autre âge se réveillent. En 1916, la *Gazette populaire de Cologne* juge qu'il est nécessaire, du côté positif et chrétien « de se préparer dès maintenant aux chaudes luttes qui nous attendent, après la guerre, avec la plus grande certitude !... »

« La défaite, la révolution, un traité de paix écrasant paraissent empêcher l'accomplissement de cette sombre prophétie. Et l'inertie, la mollesse, les louches marchandages continuent à caractériser la politique du centre. C'est le fameux plan incliné.

« Sur les deux conceptions du monde qui perpétuent un combat à vie et à mort au sein du parti, celle qui est en contradiction ouverte avec l'esprit de l'Église, féodale, chauvine, militariste, hostile aux humbles, aux opprimés, semble même un moment l'emporter. Vous vous rappelez le cri de détresse poussé par le député Joos, dans sa fameuse lettre à l'ex-chancelier Wirth (tous deux représentants les traditions vraies, sociales, du parti) S. O. S. du grand navire catholique menacé de couler par la faute d'une partie de son propre équipage.

« Munich allait vaincre Munchen-Gladbach. La branche bavaroise du centre, le parti populiste bavarois, se compose de conservateurs dont le principal mobile est l'orgueil et l'égoïsme de caste, de légittimistes blanc-bleu (*Wittelsbach*), de patriotes particularistes et de catholiques qui se défient du progrès comme du diable. Comme, toutefois, le tempérament politique du paysan de Bavière, contrée naturellement riche, où la propriété est divisée, où règne l'esprit communal, offre encore aujourd'hui un remarquable mélange de loyalisme dynastique et de franchises démocratiques, les contradictions au sein de la majorité gouvernementale subsistent sans choc violent.

« Mais l'alliance tacite avec les *Deutschvölkisch* et autres extrémistes du même acabit masque mal, sous l'idée du bloc antimarxiste, constitué après la chute du communisme, l'irréductible opposition de deux doctrines, celles de l'amour et de la violence. L'aveuglement de certains théoriciens catholiques — tel le docteur Bruchner, professeur d'université, qui écrit dans les *Historisch-politische Blätter* (été 1932) : « Un des facteurs principaux de l'évolution catastrophale (en Allemagne), c'est l'absence, avant et pendant la guerre, d'un front chrétien et national unique. Au lieu de cela, une alliance des forces catholiques avec les libéraux, les juifs et l'irrégion, en opposition non seulement avec les protestants, mais avec nos propres coreligionnaires de la droite... » — ne saura rien y changer. Il est infini-

ment préférable pour l'Église universelle que l'esprit brutalement étroit de Potsdam se dresse ouvertement contre l'esprit humanitaire cosmopolite, de Weimar.

« Les partisans de Hitler et de son programme grand-prussien, « unitaire quand même », se recrutent dans la bourgeoisie, dans le prolétariat des centres industriels de Franconie, parmi la jeunesse universitaire, et tous les déclassés des villes et des campagnes, victimes de la guerre et de l'inflation. Avec cette phalange bigarrée, le prophète du national-socialisme, tacitement appuyé jusqu'au cou de maïn du 8 novembre par le gouvernement de von Knulling, enleva rapidement les fiefs électoraux de la majorité catholique dans le nord. Après le procès de haute trahison, d'où, contre toute prévision, il sort grandit, Hitler s'apprête à s'emparer des circonscriptions rurales.

« Sans le coup de fanfare de Ludendorff, il avait bien des chances d'y réussir.

« Ironie du sort ! Au moment même où le grand parti clérical ultra-réactionnaire de Munich cherche à consolider par un coup de barre à gauche sa situation ébranlée, à se débarrasser d'alliés si compromettants et si redoutables, le centre se décide à une douloureuse opération chirurgicale. On va couper le membre bavarois desséché, où dès longtemps la sève généreuse des idées chrétiennes a cessé de circuler, afin d'empêcher que ne soit gangrené le grand organisme catholique allemand. Il est infiniment probable que le centre combattrait par ses propres candidats les populistes bavarois !... »

« Le point culminant de la formidable vague nationaliste, grâce à Ludendorff, est désormais dépassé.

« Le grand public du Reich et de l'étranger ne s'en apercevra que plus tard. Les succès électoraux de la droite apparaîtront importants. Mais qu'on se demande combien ils auraient été plus considérables sans les interventions oratoires du général.

« Déjà la comédie judiciaire du procès de Munich, couronnée par le plus monstrueux des jugements, vient de brouiller le ministre bavarois de la Justice (*deutschnational*) avec ses collègues catholiques. Et ce n'est certes pas le nouveau discours inqualifiable prononcé après le jugement, par Ludendorff qui saura calmer nos appréhensions. Copiant grotesquement le général *York* et l'acte de *Taurogen* (1812), l'idole de la populace revancharde paraît s'inspirer des paroles du *Tyrtée* prussien (*Arndt*), prêchant chaque jour : «... le bon combat contre l'Antéchrist de Rome, contre le prince de ce monde, contre le monstre invincible qu'on doit frapper, frapper encore, frapper toujours, avec la masse septentrionale de Thor... »

« *Thor*, en allemand, signifie aussi : Fou !... »

« Résultat inappréciable, la menace d'un pur régime de droite est aujourd'hui écartée. Car il me paraît inconcevable que les *Deutschnational* reviennent assez nombreux au Reichstag (ce qu'ils gagneront à gauche, ils le reperdront à droite, au profit de Hitler) pour y former, même appuyés par les populistes, mais sans l'aide du centre, un gouvernement parlementaire. La politique du *Sus aux ouvriers* ! du *Nichts bezahlen* (ne rien payer) à l'égard de la France, folie pure dans l'état actuel de nos armements, ne saura remporter, au cas le plus favorable, qu'un demi-succès. Nous aurons peut-être un tiers de députés antiparlementaires — communistes et hitlériens, — une Chambre chaotique, paralysée. Mais c'est le moindre mal !

« Cela vaut mieux que de louvoyer parmi les fondrières et les casse-cou parlementaires, conclure des alliances avec les hommes de proie, les éléments rétrogrades, servir d'instruments aux louches combinaisons des *Hergt*, des *Maretzky* et des *Helferich*, insulter journallement à ce qui fut cher aux *Windthorst*, *Janssen* et *Kopp*.

« L'Allemagne démocrate, réveillée par les échos de Munich, cherche de nouveau énergiquement sa voie, et la bataille, malgré les cris de triomphe de la droite, est loin d'être décidée.

*Und das hat mit ihrem Singen  
Die Loreley getan... »*



## Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000

Réserves : 22.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Foris.

BUREAUX DE QUARTIER :

Bureau A : Place Bara, 14, Cureghem

Bureau B : Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Bureau C : Place Saintelette, 26, Molenbeek

Bureau D : Rue de Tongres, 60-62.



TÉLÉPHONE :  
BRUX. 8586

6 R. Théopéside  
BRUXELLES

N. B. — Le nouveau numéro  
du Téléphone est : 122,51

## Etablissement Mauquoy & Fils

Graveurs — Médailleurs — Photgraveurs — Timbreurs

7, Marché St-Jacques, ANVERS

MAISON FONDÉE EN 1875

Tél. 6242



MAISON PERSANE  
G. CARAKÉHIAN  
TAPIS D'ORIENT  
Téléphone 22. Place Sainte-Gudule 22  
B. 104 20 BRUXELLES

## A la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire. 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.  
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.  
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.



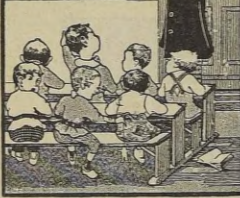
Simonet Deanscutter  
Bouillierie. Orfèvrerie. Horlogerie

GRANDS PRIX  
Lyon — 1905  
Bruxelles 1910  
Paris 1923

72 Rue Coudenberg  
(M<sup>o</sup> de la Cour)  
Bruxelles

**CHOCOLAT**

*Le Chocolat  
Duc  
surpasse tous  
les chocolats*



**DU C ANVERS**

LA GRANDE  
MARQUE BELGE



La marque qui se trouve sur tous  
nos Gramophones et Disques.

C'est le symbole de la suprématie

—  
Demandez nos Catalogues  
et l'adresse du revendeur le plus proche

**C<sup>ie</sup> française du Gramophone**  
BRUXELLES

171, Boul. Maurice Lemonnier  
65, rue de l'Écuyer  
42, Place de Meir. — Anvers

*Moins que*

**10**  
CENTIMES

*par  
Semaine*



**"NUGGET"**

POLISH POUR CHAUSSURES

**VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur**

MAISON FONDÉE EN 1873

**-: François VAN NES Successeur :-**

13, RUE DE LA COLLINE, BRUXELLES TÉL. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE  
FABRIQUE DE REGISTRES — COPIE-LETTRES  
CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES

Usine électrique : 36, RUE VANDERSTRAETEN

LA MAISON DU TAPIS



**BENEZRA**



Rue de l'Écuyer, 41-43, BRUXELLES

TÉLÉPHONE 271.15



TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons.  
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs).  
CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient).  
: : : : TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins. : : : :

Les prix défient à qualité égale toute concurrence

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS